

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

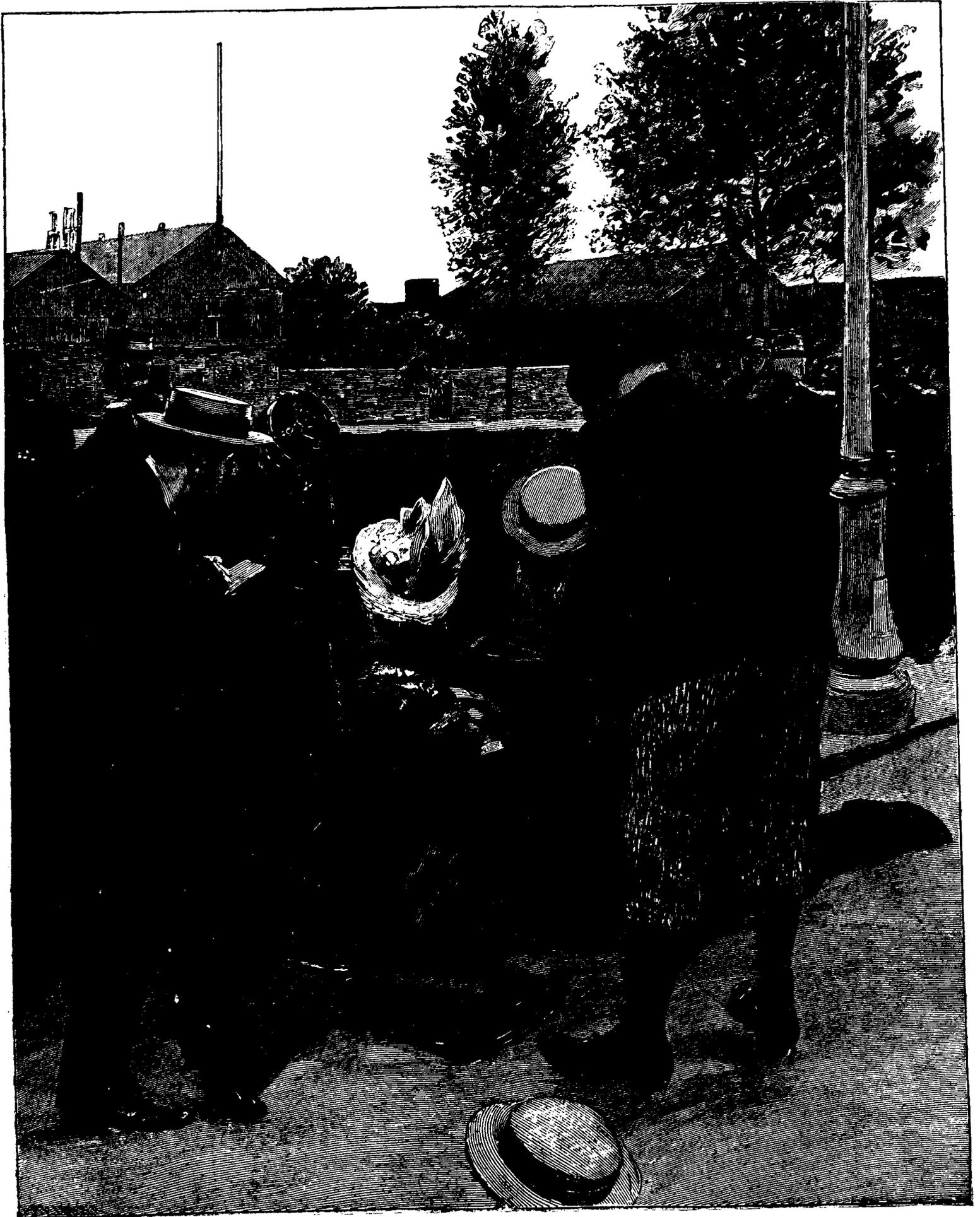
16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 801.—SAMEDI, 9 SEPTEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents  
Insertions subséquentes . . . 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'AFFAIRE DREYFUS.—Attentat contre le défenseur de Dreyfus : L'arrivée des secours

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 SEPTEMBRE 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—L'affaire Dreyfus.—Poésie : Transfiguration, par Abel Letalle.—Rminiscences, par Paul Ivry.—Bibliographie, par Chs Gauvreau.—Joyeusetés, par O. K...—Poésie : Le vent, par Joseph Serre.—Un conseil désintéressé, par A.-H. de Trémaudan.—Voyage dans le passé, par Mémor.—Le jour d'Yvonne, par Anatole France.—Le sacrifice du sauvage, par H. L.—Quelques chiffres, par A. Alain.—Le réservoir de Montréal.—Souvenir de Rome, par Léon des Carries.—Chronique théâtrale.—Mondanités.—Primes du mois d'août.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Choses et autres.—Gravure-devinette.

GRAVURES.—Tentative d'assassinat contre le défenseur de Dreyfus : L'arrivée des secours.—Portraits : Mgr Lorenzelli, le nouveau nonce apostolique à Paris ; M. Albert Ferland ; M. Demange, avocat de Dreyfus ; Le commandant Esterhazy ; Le colonel Jouaust, président du Conseil de Guerre.—Montréal : Les travaux au réservoir McTavish.—Beaux-Arts : Le retour du fils aîné.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## FEUILLETON CANADIEN

Un de nos collaborateurs, avantageusement connu déjà du public lecteur et amateur du beau, M. Régis Roy, d'Ottawa, nous a confié un superbe épisode historique canadien, que nous allons publier.

Le titre seul de l'ouvrage est une attraction, et est plein de promesses : c'est

## Le Chevalier Henri de Tonzi

ou

## MAIN-DE-FER

(Chronique de la découverte des bouches du Mississippi)

Nous osons croire que ce beau roman sera goûté de nos lecteurs qui, par leur empressement à le lire, encourageront un des leurs. D'autre part, nos abonnés des Etats-Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux.

Nous commencerons cette intéressante publication le 30 SEPTEMBRE.



Nous recevions, il y a quelques jours, une aimable invitation de M. le Président général et du bureau de direction de l'Union Franco-Canadienne. Il s'agissait d'une série de plaisirs, c'est vrai, mais aussi de travaux concernant l'excellente société de secours mutuels, l'Union Franco-Canadienne, et la colonisation de notre belle province, les moyens à prendre pour garder le colon sur sa terre, pour l'y fixer.

Dans une heure, va s'ouvrir la session du Comité fédéraliste : une indiscretion, que le dévoué M. Chicoyne, député à la Législature de Québec, directeur-proprétaire du *Pionnier* de Sherbrooke, me pardonnera, me permet de dire quelques mots de cette assemblée avant qu'elle ait lieu.

Les membres du Comité vont, entre autres sujets, discuter celui des moyens *pratiques* à employer pour coloniser. On amène une foule de moyens : tous, ou presque tous, ont du bon, mais beaucoup peuvent être inopportuns, inutiles, impraticables.

Il faut protéger le colon, l'ouvrier des champs, comme on s'efforce de protéger l'ouvrier des villes. Mais il faut prendre pour cela les moyens les plus rapides, les plus efficaces, les plus simples aussi.

Il en est un qui m'a été exposé par le savant député, M. Chicoyne : je ne crois point devoir en parler avant la discussion qui aura lieu tout à l'heure, mais on me permettra de signaler un des plus grands obstacles à la réussite de n'importe quelle mesure qui pourrait être adoptée ; le regretté vice-président du bureau de colonisation, M. le juge de Montigny, des hommes du gouvernement et des écrivains l'ont nommé, ce grand obstacle, c'est l'*égoïsme*.

Il n'y a pas à le nier, c'est, en effet, contre ce sentiment que se brisent toutes les meilleures volontés.

On s'inscrit avec un bel enthousiasme dans un Comité, une Société nouvelle... parce qu'on espère en retirer un certain avantage. Ceci ne se produit-il pas ? L'enthousiasme tombe à plat, on trouve mille raisons meilleures—je veux dire pires—les unes que les autres pour se désintéresser de tout.

Durant ce temps, le colon, se voyant délaissé par les gouvernants, sacrifié par ses compatriotes riches qui ne font rien pour lui, vend son bien, transporte sa famille et donne son travail à l'étranger.

Je sais, ainsi que le faisait très justement remarquer notre excellent ami et confrère, Jean des Erables, que parfois un homme peut être forcé, par des circonstances indépendantes de sa volonté ou pour certain but personnel, à s'expatrier et chercher à gagner sa vie sous d'autres cieux que le ciel de sa patrie : cette détermination doit être pesée, mûrie... et après, à la grâce de Dieu !

Mais nos colons ne sont guère dans ce cas très spécial : il suffirait que le gouvernement les protégeât par quelques mesures d'ordre financier et d'ordre moral ; que les concitoyens fissent quelque léger sacrifice bien déterminé, et dont le but serait tout aussi déterminé, pour que l'on voie ces colons s'attacher à leur terre, aimer leur pays qui leur offre tant de ressources, et où, en somme, et ceci vaut beaucoup, ils sont chez eux.

*Etre chez soi, oh ! la douce chose !*

\* \*

Puisque nous parlons des ouvriers, rappelons que c'est le 4 septembre la *Fête du travail*.

L'ouvrier des villes et aussi l'ouvrier agricole, ont besoin de repos. Je ne parlerai pas de ces maîtres vraiment barbares, même aux environs de Montréal, forçant leurs pauvres ouvriers à rester courbés, sans aucun repos, même pour boire un verre d'eau échauffée à ce soleil torride, et à *casser des tomates* ou à sar-

cler sans relâche, ne payant à ces ouvriers que des salaires dérisoires, souvent leur reprochant ces maigres salaires. Ces patrons, fermiers, maraîchers, cultivateurs, sont coupables, coupables de plusieurs crimes devant Dieu, et le moindre n'est pas cette fraude dans le salaire de l'ouvrier : ceux qui ont fait leur première communion se rappellent que ce crime est classé parmi ceux qui crient vengeance au ciel.

Et ce que je dis du patron agricole s'applique avec tout autant de raison et de force au patron industriel ou commercial. Dieu n'a pas deux poids et deux mesures, et une tête couronnée de tyran n'a pas la valeur, pour lui, de la tête dénudée du pauvre mendiant qui tend la main au passant et sait s'agenouiller, soir et matin, pour bénir son Créateur ou le remercier.

Il est bon que l'ouvrier ait du repos, des fêtes, des distractions honnêtes ; il est bon qu'il soit traité en *homme*—si l'on ne veut pas qu'un jour il écrase le riche hautain et sans cœur qui le prend pour une bête de somme. L'ouvrier est bon ; habitué à la souffrance, son cœur est meilleur, souvent, que celui du riche qui a toujours ignoré la misère : si l'ouvrier est bien traité, il sait le reconnaître, et son travail compense amplement ce que fait le maître pour lui.

L'ouvrier a une âme, une intelligence : est-ce votre faute si vous êtes né riche ? Est-ce la sienne, s'il est né pauvre ?

\* \*

Ceci nous amène presque tout naturellement à la question du Transvaal.

Ce petit pays, tout petit, est peuplé de paysans, d'où vient leur nom : Boers et non pas Boërs, boer en hollandais signifiant paysan ; on prononce bour.

L'Angleterre, agissant comme les maîtres barbares dont nous parlions tantôt, voulait forcer les Boers à lui accorder... on peut dire tout le pays.

Mais ces fiers paysans, constituant vis-à-vis de l'Angleterre ce que pourrait être l'île d'Orléans vis-à-vis, non du Canada, mais des Etats-Unis et du Canada, ont osé répliquer à la dure Albion comme le meunier de Sans-Souci au grand Frédéric de Prusse :

Cette terre est à moi  
Comme la Prusse est au roi.

L'Angleterre, suivant les dernières nouvelles, préparerait la guerre :

... Ce sont jeux de prince ;  
On respecte un moulin, on vole une province.

Oui, mais il y a peut-être encore autre chose que des juges à Berlin !

Il serait plaisant de voir l'orgueilleuse Reine des mers battue par les Boers ! Nous nous permettons de dire que c'est notre vœu, notre souhait le plus vif. Puisse-t-il être réalisé !

## L'AFFAIRE DREYFUS

(Voir gravures)

Nous publions aujourd'hui, en première page, une gravure donnant une idée de l'arrivée des secours lorsque M<sup>re</sup> Labori, avocat de Dreyfus, fut blessé à Rennes d'une façon assez mystérieuse.

Dans le texte, on trouvera le portrait de M<sup>re</sup> Demange, avocat distingué, chargé aussi de la défense de Dreyfus ; du commandant Esterhazy, dont le rôle en l'affaire est également bien mystérieux ; enfin, du colonel Jouaust, président du Conseil de Guerre de Rennes, pour la revision du procès de trahison de Dreyfus.

On peut conduire le char de l'Etat sans avoir passé d'examen ; on ne peut conduire un fiacre numéroté sans diplôme.—GUY TOMEL.

Les honneurs, comme les échasses, grandissent ceux qui ne seraient jamais devenus grands.—Comtesse DASH.

## TRANSFIGURATION

Rouge et jaune, la rouille a marbré les forêts.  
Par endroits étalant une large blessure,  
Chaque arbre saigne d'une effroyable morsure :  
L'autonne est inflexible en ses furonches traits.

Le vent, roi redoutable, a lancé ses décrets :  
Hêtre, tu pâtiras d'une horrible gerçure !  
Orme, tu céleras la vice meurtrissure  
D'un coup rude, dont nul ne dira les secrets !

Mais le soleil, caché, subitement pointille  
La forêt de ses feux, et la forêt scintille ;  
Et tout à coup la rouille, au loin, se change en or.

Tel le cœur, dont le doute a trahi la colère :  
Sombre, un cœur vrai suffit, en son intime essor,  
Pour qu'un simple rayon le réchauffe et l'éclaire.

Abel Letalle

## REMINISCENCES

L'âme triste, la tête dans les mains, je me laissais emporter sur les ailes de l'imagination, et rien ne semblait pouvoir me tirer de la méditation profonde dans laquelle j'étais plongé.

J'étais si bien à rêver d'avenir, d'espérances !...

Comme la séance allait bientôt commencer, j'entendis un léger bruit, quelque chose comme le frôlement d'une robe qu'on froisse.

Levant la tête, j'aperçus une forme indécise qui passait devant moi. Elle semblait voler tant sa démarche était légère.

Un moment, je crus à une apparition fantastique, à une de ces formes impalpables entrevues dans nos rêves.

Je la suivis avec des yeux avides croyant à chaque instant la voir s'effacer dans l'ombre ; mais la réalité fit bientôt place au rêve quand je la vis s'asseoir non loin de moi.

C'était une de ces créatures d'élite que Dieu semble avoir faites avec amour en leur prodiguant l'esprit, la grâce et la beauté.

J'étais dans un ravissement complet, dans une sorte d'extase à l'aspect de cette fille d'Eve que j'avais d'abord prise pour une vision.

Ses traits d'une perfection de lignes idéale donnaient à sa physionomie je ne sais quel charme et quelle douceur.

Emmitouffée dans son grand manteau, on eût dit d'une de ces madones si bien représentées par les peintres antiques.

Sa luxuriante chevelure noire formant un diadème autour de son front large et pur, sa bouche pensive, écrin précieux où s'alignaient des perles, la peau d'une blancheur de lait, sa taille svelte et proportionnée, tout enfin se réunissait en sa personne pour en faire un prodige accompli.

Ses beaux yeux noirs, dont le regard semblait remonter de loin comme d'un mystère ou d'un songe, avaient une expression de tendresse et de douceur inexprimables.

Je ne pouvais détourner la vue de cette beauté céleste, et le jeu sur la scène n'avait pour moi point d'attrait.

Chaque fois que je rencontrais son regard, l'amour, de son aiguillon de feu, gravait profondément ses traits divins dans mon âme.

De temps à autre, un gai sourire voltigeait sur ses lèvres et sa figure rayonnait alors d'un éclat nouveau. Son extérieur semblait être le reflet de son intérieur.

Simple et modeste dans ses atours, elle attirait néanmoins les regards de la foule qui l'admirait sans cesse.

A sa vue, le dirai-je ? des larmes de joie et d'amour perlèrent à ma paupière.

Mais pourquoi cette attraction subite, ces larmes, moi qui l'avais à peine entrevue ?...

Ah ! c'est que la présence de cette femme réveillait en moi de bien douloureux souvenirs.

C'est que sa beauté, sa grâce me rappelait l'existence d'un être chéri enlevé sans pitié au printemps de la vie à ma tendre affection.

Je voyais revivre en elle les qualités qui m'avaient rendu l'autre si précieuse durant son séjour ici-bas.

Oh ! que j'aurais voulu l'approcher, lui dire ce qui remplissait mon âme ?

Peut-être, aurait-elle écouté mes prières, et versé dans mon cœur un baume salutaire à mes blessures...

Mais hélas ! la crainte m'étranglait de ses liens d'acier.

Soudain, la clochette sonne, le rideau tombe, la séance était finie.

Je n'avais joui que d'un instant de bonheur.

Paul Jury

## BIBLIOGRAPHIE

*Femmes Révées*, par Albert Ferland, 1 vol. in-32 long ; prix 35 cents, chez l'auteur, 603c rue Sanguinet, ou chez les principaux libraires.

Une œuvre originale et forte en sa brièveté, un travail hors de pair où sans maniérisme se révèle un artiste habile à serti des perles.

Source d'eau chantante entre des rives pleines d'ombres où des papillons, ivres du parfum des fleurs sauvages, voltigent énamourés.

Visions passagères de choses qui parlent au cœur, litanies et chants d'amour qui ont toutes les beautés des cantiques bibliques, toute la sérénité des fronts vierges que vous admirez dans une des compositions dues au charmant dessinateur qui est l'ami du poète, M. Georges Delfosse.



D'après un portrait de Georges Delfosse

M. ALBERT FERLAND

Bréviaire des âmes croyantes, des âmes que l'idéal enlève encore sur ses ailes, et que l'on porte sur soi comme un reliquaire d'extatiques beautés, de chefs-d'œuvre en miniature, de choses exquises, faites de parfums, de souvenirs et d'aspirations, formant un tout presque immatériel, subtil et ténu comme ces fils de la Vierge qu'autrefois nous chantions au bord des flots, promenant par les grèves nos seize ans en fleurs, notre jeunesse en fête.

Tous ne comprendront pas ainsi l'œuvre du poète ; il y a eu déjà des critiques de mauvaise foi qui n'y ont

vu que des pages blanches, quelques vers alignés ici et là, des *images* jetées au hasard des feuillets lustrés ! Que de serpents ont vainement brisé leurs dents sur l'impassible airain des ouvrages qui n'ont jamais demandé au nombre des vers ni à la multiplicité des feuillets, leur mérite et leur beauté ! C'est le sort que je souhaite aux *Zoïles* qui auront le triste courage de dénaturer l'œuvre de M. Ferland, un charmant poète qui ne marche pas dans les sentiers battus, et tient à garder son originalité bien distincte et toute personnelle.

Notre ami M. Firmin Picard a bien dit : La poésie de M. Ferland reflète sa belle âme : elle est douce et calme, reposante, suave et onctueuse !

C'est plus qu'il ne faut pour faire baver les limaces de la littérature.

Consolez-vous, mon doux poète, vos détracteurs en mourront de dépit, tandis que votre nom, connu déjà, prendra un nouvel essor pour aller se fixer parmi les très rares écrivains canadiens qui font honneur à leur patrie.

On me pardonnera ces notes incomplètes mais sincères, inspirées par la méditation de ce bijou de livre où si l'on aime le poète, on ne cesse pas d'admirer le collaborateur, M. Delfosse, qui a synthétisé le tout en des croquis d'un charme réel et d'une grande valeur artistique.

Ch. A. Gauvreau

M. P.

## JOYEusetés

Lu dans la *Simple Revue* (\$2.00 par an, 41, Boulevard Haussmann, Paris-France), qui nous est cependant sympathique :

Coupé dans une annonce de "Bargains" (solde) au Canada :

Chemises négligé, noir, pour hommes, 75c pour 50c.  
" " blanches, devant en soie de couleur, quelque chose de vraiment chic et qui exemptera du lavage..... 1 fr. 50.

Notez qu'il fait là-bas une chaleur tropicale, et que les magasins déclarant qu'il faut de la volonté et du stock pour faire du commerce pendant l'été, avisent la clientèle qu'ils aèrent leurs locaux par un système de ventilation spéciale.

Il y a des perles à récolter dans les journaux étrangers.

Comtesse LæTITIA.

Nous avouons que les annonces de toute l'Amérique du Nord—Etats-Unis compris—peuvent faire rire l'être le plus morose : c'est peut-être la raison de leur succès.

Mais l'Amérique n'a pas le monopole des choses amusantes : nous lisons, en effet, dans le même numéro de la *Simple Revue*, et ceci est de son propre cru :

Mme Emma Cornaz-Vulliet, un de nos confrères genevois, vient de recevoir une médaille de la Société protectrice des animaux.

Nous pensons que c'est un grand honneur, sans cependant qu'il nous inspire le moindre petit sentiment d'envie.

Et cette autre, toujours du même numéro :

Par la chaleur :

Déposer les frisures et postiches, le soir, en se décoiffant sur un lit de poudre d'iris de la comtesse LæTITIA, dans un carton. Cela sèche, parfume et nettoie les cheveux.

Nous supposons charitablement qu'il doit être très doux de se "décoiffer sur un lit de poudre d'iris" ; mais on nous permettra bien de plaindre de tout notre cœur la pauvre comtesse LæTITIA, dans un carton !

O. K...

## LE VENT

*J'aime les fleuves d'air et le grand vol des vents,  
Les sirocos de feu, les tourbillons mouvants  
Et la volupté des tempêtes,  
Surtout quand le soleil en un ciel resté pur  
Darde ses flèches d'or vibrantes dans l'azur  
Qui mêle à l'ouragan ses fêtes.*

*O chaos frémissant sous l'astre radieux !  
Tumulte où les rayons passent comme des dieux !  
C'est la splendeur et c'est l'orage  
On dirait que la Joie assiste à la Terreur.  
C'est l'effroi dans la paix, la beauté dans l'horreur,  
La sérénité dans la rage.*

*Mais quand tout tremble et vibre au vent torrentiel  
Sous l'éclat lumineux je sors, et, sûr du ciel,  
Je me livre aux fureurs du monde :  
Et, comme le tilleul et comme le jasmin,  
Je laisse frissonner tout mon feuillage humain  
Aux colères du vent qui gronde.*

*Et tandis que son aile en délire à grand coup  
M'ébranle, je proteste et je me tiens debout  
Dans l'universelle démence,  
Et je crois boire un flot du nectar éternel  
Quand m'inonde et s'engouffre en mon poumon mortel  
Une vague du souffle immense.*

*J'aspire, haletant, et me dilate en vain.  
Effroi de la poitrine !... étouffement divin !...  
Car l'homme est faible quoi qu'il fasse.  
Qu'il fixe le soleil ou qu'il boive le vent,  
S'il peut rester debout, va-t-il rester vivant  
Dans ces terribles face à face ?*

*Mais l'homme aime à sentir palpiter son lambeau  
Lorsqu'un trône d'azur brille un soleil si beau  
Et que le vaste ouragan passe,  
L'homme jouit d'avoir un moment dans ses yeux  
Dans ses poumons étroits, les grands rayons des dieux  
Et les grands souffles de l'espace.*

JOSEPH SERRE

## UN CONSEIL DÉSINTÉRESSÉ

## I

Comme le dit la chanson :

*C'étaient deux amoureux,  
Il était brun, elle était blonde,  
C'étaient deux amoureux  
Qui s'aimaient tendrement tous deux.*

Lui avait vingt-cinq ans à peine ; juste l'âge des passions et des désirs fous. Depuis deux ans il courtoisait Elle qui, au moment où s'ouvre notre récit, venait d'atteindre sa dix-huitième année.

De larges yeux bleus où elle avait permis plus d'une fois à son bouillant amoureux de plonger ses regards brûlants de tendresse, de beaux cheveux soyeux et blonds comme les blés du mois d'août, qu'il avait caressés bien des fois de sa main fiévreuse, un teint légèrement pâle qui ne laissait cependant pas que de se colorer d'une gracieuse nuance rosée de temps à autre, en quelques mots, voilà le portrait on ne peut plus fidèle de notre héroïne.

Lui était brun, nous l'avons déjà dit : de grands yeux noirs "à la perdition de son âme" lui mangeaient la moitié du visage : une moustache brune fièrement relevée lui donnait un air quelque peu martial, tandis qu'une chevelure, noire comme l'ébène, s'enroulait en frisant autour de son front large.

Bref, autant notre héroïne avait un aspect tendre, pour ne pas dire craintif, autant son chevalier servant avait l'audace et l'effluve des passions innées en son âme et se reflétant sur son visage.

N'eût-il tenu qu'à eux, ils eussent depuis longtemps goûté les douceurs de l'hymen : hélas ! il n'avait pu en être ainsi pour la sempiternelle mauvaise raison que lui était pauvre tandis qu'elle était une richissime héritière.

Son père, docteur renommé de l'endroit, avait-il amassé dans la pratique de son art les quelques cent mille dollars qu'il destinait en dot à sa fille, nul n'aurait pu le dire. Tout ce qu'on savait, c'est qu'il était un Crésus, peu disposé à lâcher dans les bras d'un premier venu sa fille, qu'il estimait encore comme son trésor le plus précieux.

Le jeune homme avait réussi à s'introduire chez le riche médecin : celui-ci l'avait engagé comme garçon d'écurie, ne se doutant pas, le malheureux, que sous l'apparence très humble de son nouveau domestique, se cachait le plus mortel ennemi de ce qu'il appelait ses espérances.

Sans qu'il s'en donnât garde, les deux jeunes gens se voyaient plus souvent qu'il n'eût jugé convenable et se faisaient mutuellement mille serments d'amour : lui, jurant qu'il finirait bien par surmonter tous les obstacles, elle essayant de l'apaiser en lui promettant que jamais elle n'épouserait d'autre que lui.

Cependant, les jours passaient, les semaines succédaient aux semaines, les mois aux mois, sans apporter de changement notable dans la situation de nos personnages. Plusieurs fois la jeune fille s'était sentie sur le point de tout avouer à son père de son amour secret, mais toujours quelque chose d'inconscient avait arrêté les paroles sur ses lèvres.

A plusieurs reprises, elle avait engagé son fougueux amant à se présenter à son père comme prétendant à la main de sa fille, ajoutant qu'il donnerait comme raison à sa demande, qu'elle était absolument consentante, qu'elle assurait même ne vouloir jamais épouser un autre homme. Mais lui—l'amant—ne voulait pas employer ce moyen : il lui répugnait de s'abaisser à supplier.

Bref, un soir—après un entretien plus long qu'à l'ordinaire avec son amie—il parut prendre une détermination décisive et se rendit chez son maître.

Celui-ci, bien qu'immensément riche, était affable avec tout le monde même avec ses domestiques. Aussi fit-ce d'un ton tout à fait jovial qu'il reçut son jeune palefrenier : et lui tendant la main :

—Eh bien ! mon garçon, que puis-je faire pour toi ?  
—Simplement le jeune homme exposa son affaire :

—A ma place, que feriez-vous, monsieur, si vous aimiez une jeune fille riche dont les parents ne vous draient pas vous accorder la main ?

—D'abord, dit en riant le joyeux docteur, sais-tu si ces parents dont tu parles refuseraient celle que tu désires ? La leur as-tu demandée ?

—Je ne leur ai rien fait savoir de mes souhaits mais je suis pertinemment sûr qu'ils repousseraient ma demande, aussi vrai que je vous vois devant moi ! Figurez-vous un peu que je viendrais vous prier de m'accorder Mlle Adèle en mariage, vous empresseriez-vous de donner votre consentement ?

—Non, bien sûr ! tu peux être certain que tu ne l'aurais pas. Heureusement, nous n'en sommes pas là. Mais, voyons, la jeune fille que tu courtises t'aime-t-elle ?

—Elle me l'a au moins répété bien des fois depuis deux ans.

—Est-elle consentante à t'épouser ?

—Absolument.

—Quel âge a-t-elle ?

—Dix-huit ans.

—Tiens, juste l'âge de mon Adèle ! Eh bien, mon ami, à ta place voici ce que je ferais : Je prendrais un bon cheval et une voiture solide, et, à la tombée de la nuit, j'enlèverais la fille. Cela fait, je ne ferais qu'un bond jusqu'aux Etats-Unis—ils sont à quinze milles d'ici à peine. Là j'irais trouver un prêtre qui nous marierait.

—Très simple, seulement comme on pourrait se mettre à notre poursuite, comme vous dites il faudrait un bon cheval.

—Eh bien, tiens ! comme tu es bon garçon et que je suis content de tes services, prends Bob dès que tu voudras. Tu le connais assez pour savoir qu'il n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Attelle-le à l'une de mes voitures et, dès ce soir, si le cœur t'en dit, fais comme je te le conseille.

—Je ne sais vraiment comment vous remercier. J'avais bien songé à ce moyen, mais le manque d'un bon cheval m'avait jusqu'ici arrêté.

—Allons, va te préparer. Je te souhaite bien de la chance. Et pour te donner du courage, pense un peu à la tête que fera le père demain matin en s'apercevant que sa fille a déguerpé.

Et poussant doucement le jeune homme hors de

l'appartement, l'aimable docteur éclata franchement de rire.

On devine que notre tourtereau ne perdit point de temps pour annoncer la bonne nouvelle à son amante et l'avertir de faire tous ses préparatifs pour le soir même.

La nuit venue, il sortit le fameux cheval de l'écurie, l'attela à la meilleure voiture du docteur, puis, pour donner le change à ce dernier, quitta la place.

Une heure plus tard, environ, après s'être assuré que tout était tranquille à la résidence de son maître, il vint s'arrêter à la grille de la cour d'entrée ; une forme légère sortit par une petite porte de service et se précipita dans la voiture.

Aussitôt le cheval partit ; l'amour... de ceux qu'il emmenait... semblait lui donner des ailes.

## II

Au déjeuner, le lendemain matin, le docteur s'étonna de ne pas voir sa fille prendre son repas avec lui : jamais chose de ce genre ne lui était arrivée ! Il fallait un motif bien grave pour qu'elle dérogeât à son habitude. Était-elle malade ?

Inquiet, il appela la domestique et lui demanda d'aller auprès de son enfant s'enquérir de l'état de sa santé.

Quelle ne fut pas sa stupeur quand la servante rentra, l'air bouleversée, annonçant d'une façon positive que Mlle Adèle n'était pas dans sa chambre, qu'elle n'y avait même pas couché, car le lit n'était point défait.

Ne sachant que croire, redoutant un malheur d'autant plus grand que sa fille était pour lui plus que sa vie depuis la mort de sa femme, le docteur se leva perplexe et courut à la chambre de la jeune fille, ne voulant se fier qu'au témoignage de ses yeux, pour un si grand malheur.

Mais là, il lui fallut bien se rendre à l'évidence son Adèle n'était point sous le toit paternel. Que lui était-il donc arrivé ? Des bandits s'étaient-ils introduits pour l'enlever, ne comptant la remettre que "donnant, donnant" ? Était-elle sortie dans le parc avant de se mettre au lit, et là, prise de quelque malaise subit, était-elle tombée évanouie dans quelque coin du bois ?

Le malheureux fit fouiller la maison de fond en comble, le parc de coin en coin, sans rien découvrir... et pour cause. Il envoya prévenir la police qui, sans tarder, mit sur pied ses meilleurs agents.

Pendant que les détectives partaient dans toutes les directions, le pauvre père était tristement assis dans son salon, le coude appuyé sur un guéridon au bord de la fenêtre, se perdant en conjectures de toutes sortes, tandis qu'il essayait de deviner ce qui avait bien pu arriver pour que son unique enfant lui eût été enlevée.

Puis, malgré lui, il songea aux heureux moments qu'ils avaient passés ensemble, à la tendresse de cette fille, toute sa joie, aux ambitions que son cœur avait formées pour elle, au mariage de son choix qu'il comptait lui faire accepter quelque jour. Plus il songeait, plus son front se couvrait de tristesse, plus, malgré ses efforts, les larmes se formaient dans ses yeux.

Tout à coup, il se leva, se frappant le front, tandis qu'un éclair de joie brillait dans ses yeux redevenus secs.

Un moment après, ses serviteurs le crurent fou. Se précipitant comme un ouragan hors de la maison, il courut à son écurie, harnacha le meilleur cheval qui s'y trouvait—hélas ! Bob était absent—et, sautant à cheval, se jeta bride abattue sur la route conduisant aux Etats-Unis. Il riait et pleurait tout ensemble.

On devine ce qui s'était passé dans l'esprit du docteur. Le conseil qu'il avait donné la veille lui était revenu à la pensée, et il n'avait pas douté un instant du tour que lui avait joué son jeune palefrenier.

Aussi ne fût-il pas étonné le moins du monde, quand, à moitié chemin de la route conduisant à la frontière, il aperçut son meilleur cheval—celui-là même qu'il avait conseillé au jeune homme de prendre—conduisant une de ses voitures, où se trouvaient son palefrenier avec sa jeune épouse à ses côtés.

Heureusement, notre docteur avait toujours eu la louable habitude de prendre les choses du bon côté. Aussi fût-ce la main franchement tendue, qu'en joignant nos amoureux, il sauta à terre pour leur souhaiter la bienvenue :

— Bien joué, mon gendre, s'écria-t-il : c'est ainsi qu'on agit.

Et les deux jeunes gens étant descendus, il ne se fit pas faute de les presser ensemble dans ses bras.

Inutile d'ajouter qu'il les ramena chez lui où notre jeune malin ne fut plus simplement garçon d'écurie.

Qu'il soit seulement permis à l'auteur de dire que ce moyen de se tirer d'affaire est, paraît-il, authentique... bien possible au moins et très pratique.

*A. de Saint-Audry*

## VOYAGE DANS LE PASSÉ

LES SUITES D'UNE TAXE SUR LE THÉ

Les affaires de la Compagnie des Indes étaient fort embarrassées au mois de mai 1773. L'Amérique, en refusant d'acheter le thé apporté par la Compagnie, lui enlevait une somme annuelle de plus de dix millions, et le gouvernement perdait 400,000 livres sterling de droits.

Lord North proposa d'accorder à la Compagnie un "drawback" (remise des droits de douane) sur tous les thé qu'elle apporterait dans les colonies britanniques ou les plantations américaines, et on ne lui imposerait plus qu'une taxe coloniale de trois pences par livre.

Le planteur aurait ainsi le thé à si bon marché que la contrebande même en serait atteinte. La loi passa ; on ne soupçonnait pas que, par puritanisme, l'Américain pût refuser d'acheter son thé si bon marché.

Pressée d'user de son privilège, la Compagnie frêta de nombreux navires, et établit dans chaque port des consignataires ou agents pour vendre ses thé. Charleston, Philadelphie, New-York et Boston étaient les marchés principaux. Les Américains se refusèrent à payer le droit sur le thé, déclarant que si l'on s'y résignait, bientôt apparaîtraient les impôts sur les fenêtres, les cheminées, les terres, etc. Il y eut de émeutes même avant l'arrivée des vaisseaux ; mais le thé une fois débarqué, le droit serait payé par les consignataires ; comment alors empêcher la vente et la consommation de la marchandise ? On résolut de s'opposer au débarquement du "poison de l'esclavage."

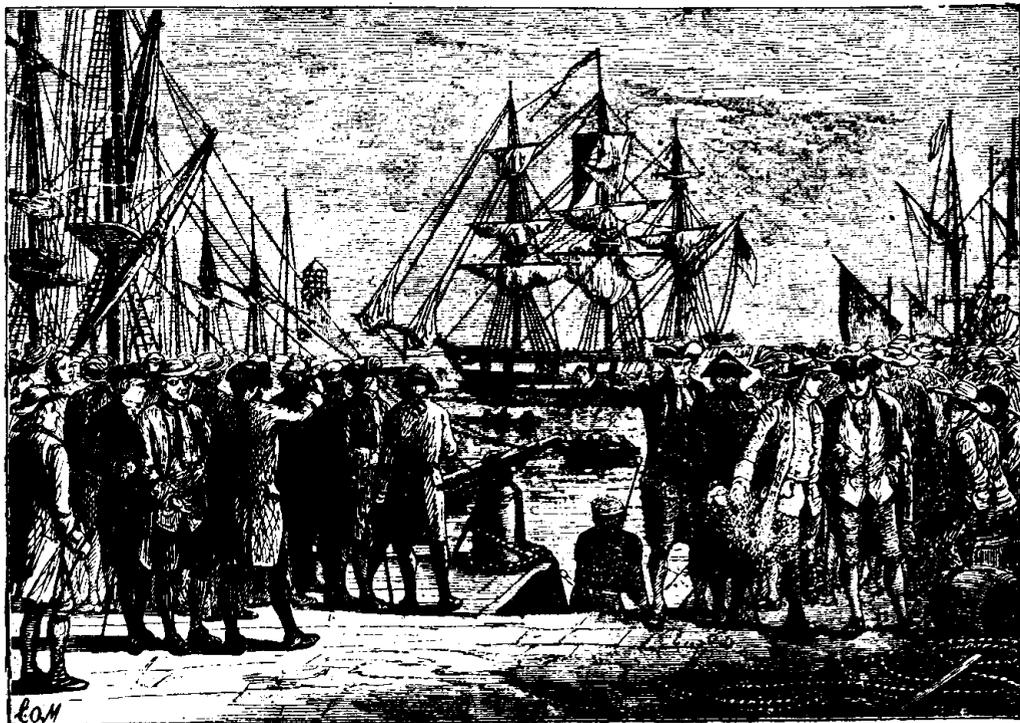
À Charleston, le thé fut débarqué, mais les consignataires ne purent en prendre livraison ; à New-York, ils n'osèrent pas accepter la cargaison ; à Boston, trois navires arrivèrent ; on tint des meetings, et l'on ordonna aux capitaines de demander la libre pratique afin de retourner en Angleterre sans entrer en douane ; effrayés, les capitaines se décidèrent à partir ; mais le gouvernement interdit la sortie d'aucun navire sans permission de l'autorité civile, tandis que le collecteur des douanes refusait la libre pratique.

Cette situation dura vingt jours. Les chefs populaires résolurent de détruire le thé sur les vaisseaux mêmes, ne reculant pas devant l'idée d'une révolution.

Le 16 décembre, le capitaine du *Dartmouth* demanda ses passeports, qui lui furent refusés. Deux ou trois bandes d'hommes déguisés en mohicans envahirent les navires de la Compagnie, brisèrent 350 caisses, et jetèrent le thé à la mer ; il y en avait pour un demi-million de francs.

Des milliers de spectateurs assistaient à cette exécution ; ils se séparèrent ensuite tranquillement.

Le gant était jeté à la mère patrie, qui répondit à cette provocation par les lois les plus violentes. Il avait fallu, comme le fait observer M. de Laboulaye, "l'entêtement du souverain, la faiblesse de lord North, pour pousser à la révolte un peuple qui ne



De tous côtés, de nombreux meetings furent organisés.—Page 293, col

demandait que le maintien de ses droits, et qui préférait tous les maux de la guerre à la servitude et à l'infamie."

L'Angleterre, bravée, voulut en finir avec les colons, et l'on vota un bill interdisant, à partir du 1er juin 1774, le déchargement ou le chargement d'aucune marchandise sur le port de Boston. Le commerce du Massachusetts était transféré à la petite ville de Salem. Quelques jours plus tard, un autre bill décidait que le Conseil colonial, au lieu d'être élu par le peuple, serait nommé par la Couronne ; les town-meetings n'auraient plus lieu que pour le choix des officiers municipaux, et les juges et les shérifs seraient choisis par le gouverneur.

En vain Fuller et Burke s'efforcèrent-ils de conjurer une rupture, en faisant appel à la justice ; on voulait terrifier l'Amérique, en forçant Boston à s'agenouiller.

Le général Gage fut nommé gouverneur civil du Massachusetts, et envoyé avec quatre régiments pour fermer le port de Boston.

Un troisième bill décida que tout magistrat ou soldat accusé de crime capital serait jugé au Massachusetts, soit à la Nouvelle-Ecosse, soit en Grande-Bretagne. C'était excuser tout excès commis contre les citoyens. Enfin, un autre bill englobait dans le gouvernement du Canada tous les territoires disputés à la France.

Le bill du port de Boston arriva dans le Massachusetts le jour même où mourait Louis XV.

Un meeting fut convoqué ; les Bostoniens en appelèrent "à Dieu et au monde," et invitèrent les autres colonies à se joindre à eux pour arrêter tout commerce avec l'Angleterre et les Antilles ; presque partout cette résolution trouva de l'écho. De tous côtés de nombreux meetings furent organisés ; Salem, enrichi de privilèges au détriment de Boston, protesta contre cette générosité suspecte : la révolution commençait.

Le 5 septembre 1774, cinquante délégués de douze colonies se réunirent à Philadelphie et affirmèrent que "l'Amérique ne pouvait céder aux prétentions anglaises sans abdiquer ses libertés."

Le Congrès déclara en outre qu'il représentait non les colonies, "mais le peuple américain," et qu'il séparerait les portes fermées.

L'Angleterre venait de faire naître l'Union.

MEMOR.

Chaque femme est donc satisfaite de son physique, qu'elle ne le critique jamais.—AMICA-ATHILDE.

L'homme n'a pas besoin d'être beau, on ne lui demande que d'être sincère et bon.—G. MIMOSA.

## LE JOUR D'YVONNE

C'est jeudi. Il est cinq heures. Mlle Yvonne reçoit ses poupées. C'est son jour. Le cercle est brillant, le cercle est animé. Les poupées, dites-vous, ne parlent pas. Le bon Génie qui leur donna le sourire leur refusa la parole. Il agit ainsi pour le bien du monde. Si les poupées parlaient, on n'entendrait qu'elles. Mlle Yvonne parle pour les visiteuses aussi bien que pour elle-même. Elle fait les demandes et les réponses :

—Comment allez-vous, madame ?

—Très bien, madame. Je me suis cassé le bras hier matin en allant chercher des gâteaux, mais c'est guéri.

—Ah ! tant mieux ! Vous prendrez bien une tasse de thé avec de la crème ?

—Avec du lait si cela ne vous fait rien. Parce que le lait, c'est naturel. Et la crème, les cuisinières la font dans un petit pot. Et elles y mettent des choses.

—Et comment va votre petite ?

—Elle a la coqueluche.

—Ah ! quel malheur ! Elle tousse ?

—Non, c'est une coqueluche qui ne tousse pas.

—Vous savez, ma chère, j'ai encore eu deux enfants cette semaine.

—Vraiment ! cela fait quatre !

—Quatre ou cinq, je ne sais plus. Quand on en a tant, on s'embrouille !

—Vous avez une bien jolie robe.

—Oh ! ma chère, j'en ai de bien plus belles encore à la maison !

—Allez-vous au théâtre ?

—Tous les soirs. J'étais hier à l'Opéra, mais Polichinelle n'a pas joué parce que le loup l'avait mangé.

—Moi, Madame, je vais au bal tous les jours.

—C'est bien amusant.

—Oui, je mets une robe bleue et je danse avec des jeunes gens. Ils sont très polis surtout les colonels.

—Vous êtes jolie comme un cœur aujourd'hui, ma mignonne.

—C'est le printemps.

—Oui, mais quel dommage qu'il neige !

—Moi j'aime la neige parce qu'elle est blanche.

—Il y a aussi de la neige noire.

—Oui, mais c'est de la vilaine neige.

—Vous savez que j'ai changé ma femme de chambre. C'est la deuxième depuis huit jours. On ne peut plus se faire servir !

Mlle Yvonne mène la conversation avec agilité. Mais elle cause trop longtemps avec la même visiteuse qui est jolie et qui a une belle robe. Elle ne s'occupe pas des autres, parce qu'elles sont mal habillées.

ANATOLE FRANCE

## LE SACRIFICE DU SAUVAGE

I

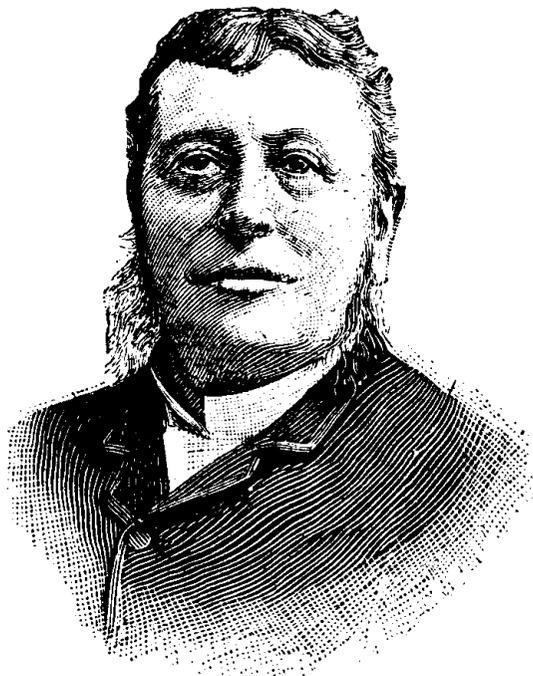
C'était une de ces soirées qui rassemblent autour du foyer la famille du riche et celle du pauvre, tandis que le vent mugit au dehors, et que les troncs de chêne brûlent lentement dans la large cheminée. Dans une jolie maison de la Normandie, on voyait assis auprès du feu un respectable vieillard ; autour de lui se pressaient ses enfants et ses petits-enfants, qui le regardaient en souriant et avec un mélange d'amour et de respect ; et la soirée se prolongeait silencieusement et morne, personne n'ouvrant la bouche, chacun se renfermant dans ses réflexions.

Cependant il y avait là de jeunes cœurs que le silence ennuyait, que le tumulte de la conversation ranime, qui soupirent après des histoires merveilleuses. Tout à coup une jeune fille à l'œil vif et perçant, et pour qui ne s'étaient encore écoulés que seize printemps s'approcha du vieillard :

— Mon père, dit-elle, les plaisirs ont fui avec l'été, les frimas ont glacé la terre, plus de luttes sur le gazon, plus de promenades sous les grands peupliers du jardin ! Mon tendre père, si vous nous racontiez quelque chose de vos longs voyages au Canada ! Vous avez vu des guerres terribles ; que de merveilles vous devez savoir !

Et cela dit, la jeune fille caressait de sa blanche main son vénérable aïeul, et le vieillard souriait à ses aimables jeux.

— Enfant, dit-il, que ta voix est douce, que tes paroles sont touchantes ! Non tu ne seras pas refusée. Mes enfants, approchez ; venez écouter une page du



M. Demange, avocat de Dreyfus

récit de ma longue course à travers les chemins du monde.

Et la famille ayant serré de plus près son chef bien-aimé, il commença ainsi sans autre préambule.

II

Vous le savez, mes enfants, longtemps j'ai habité les contrées lointaines du Canada ; longtemps mon bras y fut au service de nos rois. Là, mille événements se passèrent sous mes yeux ; un, surtout, laissa dans ma mémoire des traces que les années ne sauraient effacer.

J'avais quitté le fort des Français, et je m'étais enfoncé dans les forêts épaisses qui couronnent le cap Diamant. Pour n'être pas reconnu des cruels indigènes, j'avais jeté sur mes épaules la dépouille d'un ours, et j'avais armé mon bras de l'épieu d'un chasseur. C'était une de ces nuits tranquilles et suaves où tout porte à la mélancolie et à la méditation la plus profonde. Les rayons de la lune répandaient à peine une douce clarté ; le silence de la forêt n'était inter-

rompu que par le frémissement des feuilles et les cris des oiseaux nocturnes que le bruit de mes pas effrayait et chassait loin de leurs retraites. J'aimais à promener mes rêveries dans ces vastes solitudes où le chêne séculaire me rappelait vraiment la puissance de mon Dieu, et où l'amour de la patrie se réveillait plus fort que jamais dans mon cœur ; je songeais au ciel de ma Normandie, à cette belle capitale de la France où jeune encore, j'avais goûté de si doux plaisirs, et lorsque, réfléchissant sur mon état, je me voyais relégué dans ces pays barbares, mes yeux se remplissaient de larmes.

Mais cette nuit, je fus tout à coup distrait de ma



Commandant Esterhazy

méditation par le retentissement des pas d'une troupe de sauvages qui bientôt furent près de moi. Excité par la curiosité, je me mêlai à eux et les suivis. Nous marchâmes longtemps et avec lenteur ; enfin, nous arrivâmes sur le point le plus élevé du cap Diamant. Là s'élevait aujourd'hui une ville déjà florissante, à qui, je n'en doute pas, le ciel réserve de grandes destinées. Alors, ce n'était qu'un roc escarpé qui s'avancait au-dessus du fleuve ; de là, l'œil plongeant dans l'abîme découvrait la cataracte de Montmorency ; au pied, le Saint-Laurent roulait paisiblement ses ondes limpides. Le silence de la nuit, le calme des eaux, l'éclat des astres, tout, ce semble s'était réuni pour contraster avec la scène d'horreur qui devait suivre.

Arrivés sur ce promontoire, les sauvages se rangèrent en cercle, et, au milieu d'eux parut un devin. Je vis un vieillard d'un air vénérable et plein de gravité ; une barbe longue et épaisse lui couvrait la poitrine ; il portait à la main un brandon allumé ! Il reste un moment au milieu de ses compagnons ; puis tout à coup, d'une voix forte et sonore, il fait entendre ces terribles paroles :

« Courageux enfants de Stadacona, vous réveillerez-vous enfin de votre honteux sommeil ? Ne vous opposerez-vous jamais aux desseins de vos cruels ennemis ? Vous êtes le faon timide qui se laisse atteindre et percer par l'habitant des bois. Le Français impie et sacrilège a renversé vos autels ; les chaînes de la servitude ceignent vos bras, à vous, enfants de la liberté. Écoutez-les, ces orgueilleux habitants d'un autre monde ! ils vous promettent le bonheur, la tranquillité ! Aussi nombreux que les nuages de la tempête, ils accourent comme les flots de la mer. Allez, vous diront-ils, allez ; vos forêts nous appartiennent ; pour nous vivent dans les bois et le cerf léger et l'ours à l'épaisse fourrure. Enlevez vos cabanes et dites aux cendres de vos pères : Suivez-nous !

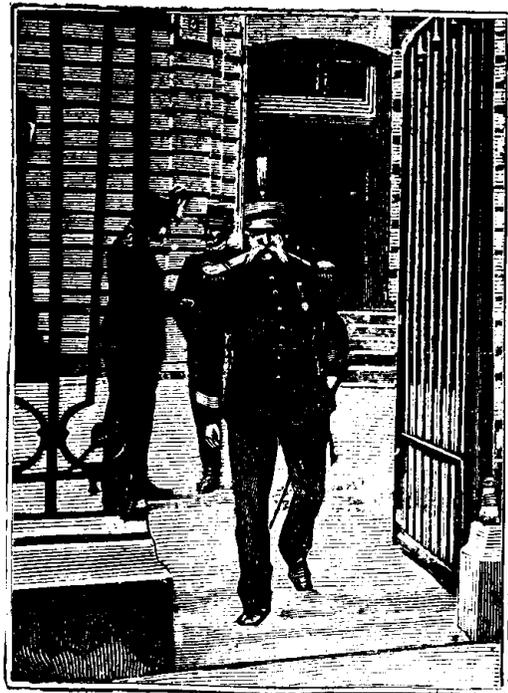
« Courageux enfants de Stadanoca, vous réveillerez-vous de votre honteux sommeil ? Levez-vous, guerriers ! Brandissez vos masses ; consultez le manitou auteur des bons conseils. Vous volerez ensuite contre vos perfides dominateurs ; vous vous abreuverez de leur sang ; leurs crânes feront l'ornement de vos demeures. »

A ces mots, les barbares frémirent de colère et de rage ; ils serraient leurs armes entre leurs dents en

faisant un sourd gémissement, semblable à celui de la mer en furie. Mais ce n'était que le prélude d'une horrible scène. On élève à la hâte une tente sur le rocher ; elle était d'une couleur lugubre, et un noir drapeau flottait au-dessus. Le devin s'insinue dans cette tente, et les guerriers se rangent alentour d'un air mystérieux. Soudain un bruit sourd et prolongé se fait entendre ; on eût dit le roulement de la foudre qui se rapproche insensiblement. Le devin prononce quelques mots inintelligibles ; la tente s'ébranle, le drapeau s'agite dans les airs ; tous demeurent immobiles. Le devin resta longtemps enfermé ; lorsqu'il parut, il était couvert d'une pâleur effrayante ; il tremblait de tous ses membres, et sa longue chevelure blanchie par les années, s'agitait en désordre sur sa tête.

— Braves guerriers, dit-il, Areskoui (Dieu de la guerre chez les sauvages), nous a écoutés ; il demande le sacrifice d'une vierge innocente. A ce prix il fera tomber sous nos coups nos perfides ennemis. Guerriers, que vos cœurs ne s'amollissent pas comme ceux des lâches ! Qu'avant tout, l'amour de la patrie vous anime !

Les barbares applaudissent avec une joie féroce à ces horribles paroles ; ils brandissent leurs haches qui brillent aux rayons de la lune. Aussitôt le chef de la tribu s'avance sur le sommet des rochers ; il tient par la main sa jeune fille, et il déclare qu'il va la sacrifier au bonheur de ses pères ! Hélas ! cette tendre victime comptait à peine quinze printemps... Elle paraissait partagée entre la superstition et l'amour de la vie ; des larmes coulaient le long de ses joues ! Tantôt elle jetait un regard suppliant vers ceux qui l'entouraient ; tantôt, appuyant sa tête sur le sein de son père, elle cherchait un refuge dans celui qui n'était plus que son meurtrier.



Le colonel Jouaust sortant du Conseil de Guerre

Mais, à cet instant, le devin s'approcha d'elle, je le vis murmurer quelques paroles à son oreille, et, admirer la puissance du fanatisme ! aussitôt la jeune fille change de sentiment. Son visage s'anime, elle s'avance d'un pas ferme vers l'abîme, et d'une voix mélancolique et plaintive, elle soupire ses adieux à la vie :

« J'étais comme la tendre colombe qui suit encore sa mère ; la vie s'ouvrait devant moi comme une fleur tranquille, comme l'aurore d'un beau jour, et voilà que je vais mourir ! Kondiaronk à la belle chevelure me disait :

« Viens, ma Darthula, ma sœur, mon canot rapide repose sur le rivage du fleuve ; le ciel est pur ; la lune brille à travers les arbres de la forêt ; viens, ma sœur, nous volerons ensemble sur la surface des eaux. » Pleure, Kondiaronk ; pleure ta sœur : elle va mourir. Toi qui m'aimas plus que la lumière du jour, écoute la prière de ta sœur. Quand Darthula ne sera plus qu'une ombre, tu iras près de la cataracte écumeuse ; tu te reposeras sur la pierre humide ; et mon âme, légère

comme un rayon de l'astre de la nuit, se mêlera au vent de la nuit, et conversera encore avec son frère."

Ainsi chanta ce cygne qui bientôt allait être la proie de la mort. Mes amis, que vous dirais-je maintenant ? Je voyais qu'un crime affreux allait se commettre ; mais que pouvais-je faire seul et sans armes contre une troupe nombreuse ?... La victime, hélas ! est précipitée dans les flots, et pas une larme ne brille dans l'œil de son père barbare ! Deux fois elle reparait sur les ondes ; deux fois on aperçoit ses cheveux noirs s'élever sur les eaux : elle disparaît une troisième fois ; son dernier gémissement se mêle à la vague, et les eaux reprennent leur calme trompeur. Aussitôt les barbares se rangent en ordre, puis ils descendent la montagne en chantant l'hymne du sacrifice :

"Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée ! Les guerriers entouraient le devin ; les casse-tête brillaient aux rayons de la lune ; la mer battait les flancs du rocher. Les vierges ont pleuré, et les jeunes hommes tremblaient. Areskoui veut du sang ; il a parlé dans la tente sacrée."

### III

Le chant des sauvages ne parvenait plus à mes oreilles que comme un bruit sourd et prolongé, et j'étais encore immobile au même endroit. Debout sur la pointe du rocher, je contemplais avec horreur l'abîme que j'avais vu se refermer sur l'intéressante victime. Je m'arrachai enfin à mes réflexions, et je pris le chemin du fort. Je frémissais à chaque pas ; il me semblait entendre encore le chant terrible des sauvages, et le dernier soupir de leur victime.

H. L.

### QUELQUES CHIFFRES

Si vous voulez avoir une idée à peu près exacte de la grandeur de la Terre, montez dans un clocher d'église et, rendu là, regardez tout autour de vous l'étendue de terrain qui se déroule au dessous de vos pieds aussi loin que votre vue permettra de voir. Alors il vous faudra encore 8,999,999 terrains semblables à celui que vous verrez pour former à peu près la grandeur de la terre.

Et cette immensité n'est presque rien comparée aux autres planètes, car il faudrait environ 75 Terres pour égaler le volume d'Uranus, 85 pour Neptune, 685 pour Saturne, dont les anneaux peuvent facilement entourer 500 globes comme le nôtre, et 1,230 Terres n'atteindraient que le volume de Jupiter, la plus grosse des planètes.

Le globe du Soleil vaut à lui seul, en volume, autant que 1,372,000 globes terrestres ou, si l'on réunissait toutes les planètes et leurs satellites, on trouve encore que le Soleil équivalait à 600 fois au moins le volume résultant de cette agglomération. Si un homme était capable de regarder à toutes les heures un nouveau terrain de 5,400 milles carrés, il lui faudrait 55,000 ans pour passer en revue la surface du Soleil. Quant aux Etoiles, elles sont immensément plus grandes que le Soleil, et M. W. Herchel, qui étudia, en 1881, les étoiles Véga et Arcturus, trouva que le volume de cette dernière était de 5,270,000 fois le volume du Soleil, et Véga 12,500,000. Quoi qu'il en soit, il est certain que si l'astre du jour était reculé jusqu'aux Etoiles, il ne serait plus visible pour nous.

Du Centaure, l'étoile la plus voisine de nous est au moins 200,000 fois aussi éloignés de notre monde solaire que la Terre l'est du Soleil, et la lumière qui voyage, à raison de 298,000 kilomètres par seconde, prendrait trois ans et cinq mois à franchir cette distance. Pour atteindre une petite Etoile de septième grandeur marquée dans le catalogue de Groombridge, il faudrait à la lumière quatre-vingt-seize ans.

Cela n'est qu'une partie de l'univers ; car, à l'aide des télescopes modernes, les astronomes peuvent aujourd'hui assurer que les nébuleuses connues sont autant de voies lactées comme celle dont nous faisons partie.

Notre voie lactée contient au moins 20,191,000

Etoiles. Chaque Etoile doit être un Soleil qui, comme le nôtre, a son système planétaire auquel il donne la chaleur et la vie.

Calculons que chacun de ces Soleils est entouré de 50 planètes avec leur satellites. En multipliant ce nombre par 20,191,000 nous arrivons à trouver le nombre de 1,009,550,000 corps qui forment notre Voie Lactée. Si nous multiplions encore ce nombre par 5,000, le nombre de Nébuleuses connues aujourd'hui, on a 2,019,100,000,000 de globes que 40,382,000,000 Soleils font marcher continuellement au-dessus de nos têtes, sans que jamais l'un d'eux dépasse d'une ligne l'orbite que Dieu lui a assignée ou qu'il soit d'une minute en retard à son poste.

Ces immenses nombres sont atteints sans compter les 77,000,000 d'Etoiles avec leurs planètes qui ne sont pas rangées dans les nébuleuses, ainsi que les 200,000,000 de comètes qui sont renfermées dans les limites de notre système solaire ; de l'autre côté de ces lignes "c'est l'infini."

*H. L.*

### LE RESERVOIR DE MONTREAL

(Voir gravures)

Comme on le sait déjà, des travaux importants ont été faits au réservoir de l'aqueduc sur la montagne. Ce bassin était dans le plus mauvais état. Des fuites très considérables lui faisaient perdre chaque jour une partie notable de son contenu, ce qui entraînait une dépense importante de combustible, employé inutilement pour l'élevation de l'eau qui se perdait ; sans compter les dommages que ces fuites pouvaient causer, par infiltration, aux propriétés voisines. Des réparations très sommaires ont été faites pendant ces deux dernières années mais elles ne suffisaient pas et n'ont donné aucun résultat sérieux. De plus le mur de division était dans un état tel qu'il devenait absolument impossible de vider alternativement chacun des deux bassins pour en nettoyer à tour de rôle, le fond où se déposait un sédiment épais pouvant polluer l'eau. Il fallait donc, tant au point de vue sanitaire que dans l'intérêt de la cité, améliorer l'état de choses existant. Après beaucoup de travail et d'efforts persévérants, le comité de l'aqueduc obtint enfin une partie des fonds qu'il demandait. Un contrat d'un montant de \$12,350 fut accordé à M. Martineau pour réparer le mur de division. L'entreprise fut commencée immédiatement sous la surveillance et la direction de M. G. Janin, I.C., et assistant surintendant de l'aqueduc.

Les travaux seront terminés, croit-on, dans un mois. Nous donnons une vue d'ensemble du réservoir afin de faire connaître à nos lecteurs ce qui s'y fait. Quand le mur de division sera terminé, on commencera les réparations au mur d'enceinte pour lesquelles un contrat de \$4,000 a été accordé.

### SOUVENIRS DE ROME

(Suite)

ROME, 28 juin 1888.

Mes chers parents,

Je suis au comble de la joie depuis que Georges est à Rome : c'est comme si je me trouvais en Canada.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste a été, pour tous les Canadiens, un vrai jour de bonheur. Nous étions aussi contents en partant de Velletri pour Rome, que si nous étions partis pour la patrie.

Pour moi, je vous l'avoue, rien ne m'aurait fait plus de peine que de ne pas assister à la fête des Canadiens. Aussi, ai-je profité de la permission que le colonel nous accordait à tous, moyennant que nous payions nos frais de voyage. Cela nous a coûté vingt-cinq sous à chacun pour un voyage de quinze lieues environ.

Notre fête a été très *chic* (terme de zouave pour dire très belle).

Nous avons assisté à la messe à Saint-Jean de Latran : c'est le Saint-Père qui officiait. Le chant était magnifique.

Le Pape, après la messe, donna sa bénédiction à tous les zouaves canadiens, qui s'étaient mis sur son passage au moment où il allait monter dans son riche carrosse. La musique jouait alors tous ses plus beaux morceaux.

Durant la cérémonie, je me suis presque toujours tenu avec Georges qui me disait n'avoir jamais rien vu d'aussi beau, et qu'il ne regrettait pas d'être venu de si loin pour la défense de la plus sainte des causes.

Vous ne sauriez vous imaginer la beauté des cérémonies à Rome, surtout quand c'est le Saint-Père qui officie.

Ayant reçu la bénédiction du Souverain Pontife nous nous sommes dirigés au pas accéléré vers le Cercle Canadien. On nous avait servi le dîner dans la grande salle du Cercle. Nous avons fait honneur aux mets.

Le dîner se termina par de chaleureux discours. Le colonel Allet et le commandant de Troussure nous honoraient de leur présence et prirent aussi la parole pour féliciter les Canadiens de leur dévouement à la sainte cause de l'Eglise. Je n'ai entendu que quelques paroles de ces discours : j'étais occupé à écrire, dans une chambre à côté, des lettres pour vous et que vous remettra M. Barnard.

La fête fut si joyeuse, que nous fûmes tout étonnés de voir arriver l'heure du départ : à 4½ heures après-midi, nous reprenions la route de Velletri.

Cependant, je vous écris aujourd'hui encore de Rome : j'ai obtenu une permission de deux jours pour y passer la Saint-Pierre. Je les passe ici avec mon cher cousin Georges.

Cher Papa, et vous, bonne Maman, je vous remercie de toute mon âme de l'envoi de vos portraits : je les mets devant moi, et il me semble que je vous parle !...

Vous voulez savoir quelle est notre paie de zouave : nous touchons neuf sous par cinq jours. Mais la vie est si bon marché ici, que cela suffit pour les besoins les plus pressants. Le soldat français ne touche qu'un sou par jour, mais la vie en France est bien plus chère qu'ici.

ROME, 29 juin.

Je continue ma lettre commencée hier.

On nous dit que nous pourrions nous battre dans le courant de l'automne. Vous en savez plus long que nous sur ce sujet, car on fait courir tant de bruits parmi les zouaves, que nous ne savons rien démêler à ces rumeurs.

Dans tous les cas, si les Garibaldiens viennent, ils trouveront à qui parler. Tant qu'ils ne seront pas soutenus par quelque puissance, ils ne pourront rien contre Rome.

Quant à moi, si je vois Garibaldi sur le champ de bataille, il passera un mauvais quart d'heure... Mais personne de nous n'aura cette chance, car Garibaldi se tient courageusement... loin de son armée pendant le combat.

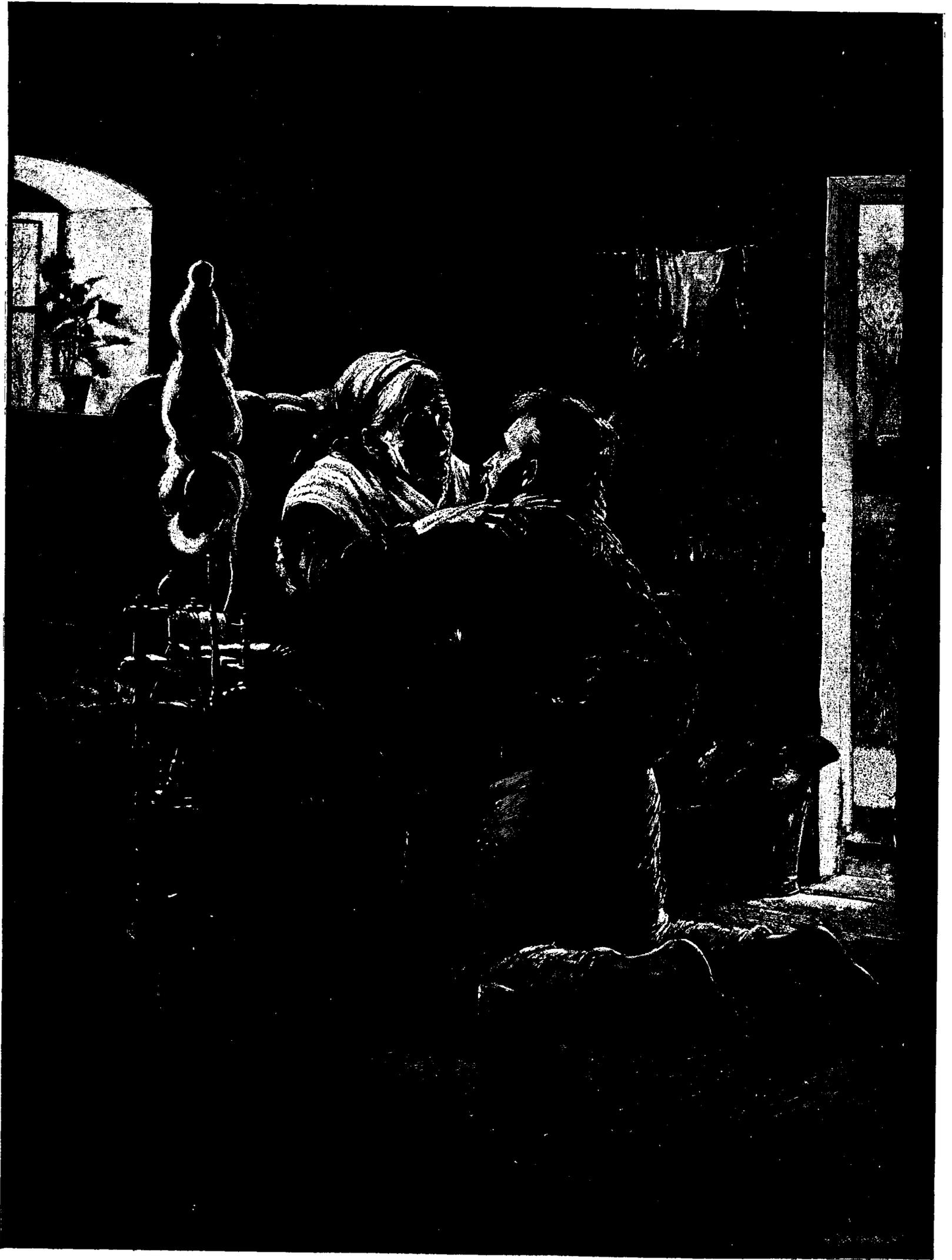
Je suis allé voir, hier soir, l'illumination de la coupole de Saint-Pierre. Il faisait clair comme en plein jour ! on aurait dit que toute la basilique était en feu. La foule était immense sur la place. Il faut assister aux fêtes de Rome pour avoir une idée de ces féeries.

Hier, toute la ville était illuminée à *giorno*, et ce soir il y aura grand feu d'artifice : mais je ne pourrai le voir, il faut que je parte à 4½ heures après-midi pour regagner Velletri.

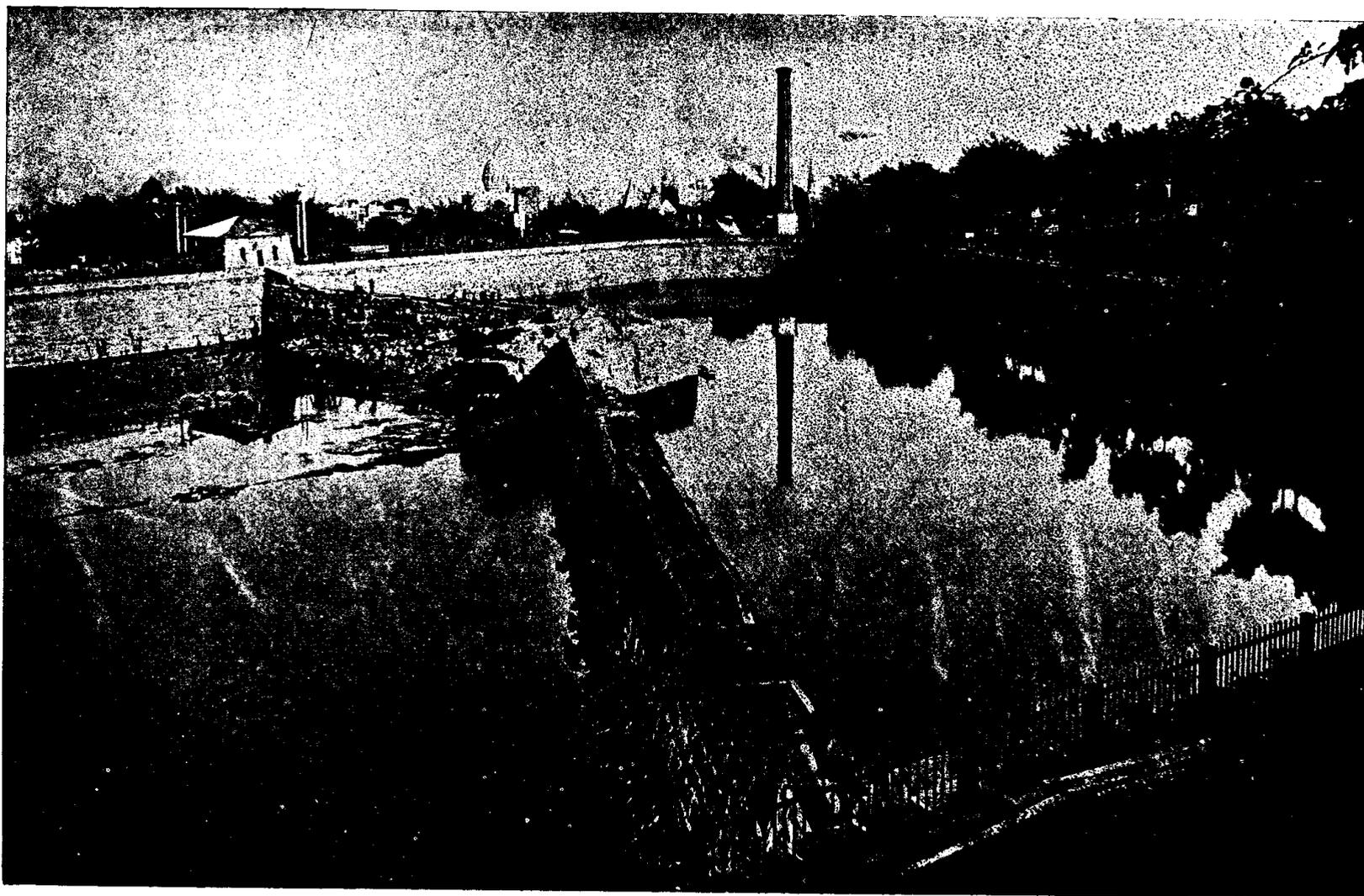
Ce matin, j'ai fait pour vous la sainte communion. Je porte sur mon cœur le joli cadeau que vous m'avez fait.

LÉON DES CARRIES.

Le meilleur esprit a besoin d'être formé par un travail persévérant et par une culture assidue ; les grands talents deviennent de grands défauts, lorsqu'ils sont livrés et abandonnés à eux-mêmes, et tout ce que le ciel a fait naître de plus excellent dégénère bientôt, si l'éducation comme une seconde mère ne conserve l'ouvrage que la nature lui confie aussitôt qu'elle l'a produit.—D'AGUESSEAU.



LE RETOUR DU FILS AINE



MONTREAL. — Réservoir McTavish



MONTREAL. — Commencement des travaux au Réservoir McTavish

Photos Laprés & Lavergne



L'ouragan théâtral annuel s'avance vers Montréal avec une rapidité vertigineuse, et d'ici à quelques jours il aura envahi tous nos théâtres, balayant sur son passage la torpeur accablante de la saison d'été. Les signes précurseurs annonçant sa venue sont nombreux et se dessinent de plus en plus à l'horizon. C'est d'abord la *press agent* dont l'activité fiévreuse dévore tout et qui de journal en journal débite à la brasse toute la série des bonnes blagues écloses hors des coulisses aux villégiatures recherchées de l'artiste ou de la troupe qu'il représente. Et puis c'est le gérant du théâtre dont la volumineuse correspondance se grossit d'engagements phénoménaux destinés à le faire très péniblement méditer sur l'issue financière et artistique de la saison qui s'ouvre.

Qui sait ce que réserve demain ? Est-ce le succès sans mélange ou la débâcle irrémédiable ? Par ce que nous avons vu la semaine dernière et cette semaine, il n'y a pas lieu de prendre rien au tragique.

Au Royal, la semaine s'est bien ouverte avec la troupe de nègres, puis la pièce intitulée : *The Sleeping City*, a continué à attirer la foule. Pour la semaine du 4 septembre, la comédie bouffe intitulée : *Who is who* doit tenir l'affiche. Le phonographe joue un rôle important dans cette pièce. C'est la première fois qu'un auteur a su en faire une application aussi ingénieuse, puisque ce merveilleux instrument sert à faire découvrir le véritable coupable à la suite d'une épouvantable erreur judiciaire.

\* \*

La réouverture des théâtres sera générale le lundi 4 septembre, bien que l'Académie et le Queens entrent dans la lice à cette date. Le Majesty et le Monument National attendront les événements encore quelque temps. Au Majesty la rentrée se fera avec Jeff de Angelis dans "*Le Gai Mousquetaire*," pièce à grand effet et dont la partie musicale a été bien écrite pour captiver les oreilles et les cœurs.

M. et Mme Frk Murphy n'ont rien épargné pour conserver au Majesty son cachet aristocratique et de haut ton, tant sous le rapport du spectacle que pour la clientèle vraiment fashionable qui encourage les habiles impresarios.

M. Mme Murphy restent d'avis qu'il est cent fois préférable de ne pas donner de spectacle au Majesty plutôt que d'en donner de mauvais.

\* \*

À l'Académie, avec la très gracieuse artiste qu'est Mme Fiske, on peut s'attendre à un spectacle attrayant.

Mme Fiske est une personnalité de la scène américaine. Elle s'est fait une réputation très bien soutenue par son immense talent qui n'a peut-être le seul défaut que d'être très personnel. Il n'y a qu'une seule Mme Fiske sur la scène américaine tout comme il n'y a qu'une Sarah Bernhardt en France.

Mme Fiske n'est pas une inconnue à Montréal. Les représentations qu'elle a données ici du *Tees des d'Abervilles*, de *Divorçons*, de *Magda*, etc., ont créé une excellente impression.

Cette fois, l'artiste va s'essayer dans un genre nouveau en jouant le rôle Becky Sharp, l'un des caractères les plus puissamment tracés dans le fameux roman de Thackeray, intitulé : *Vanity Fair*. Le roman a été mis à la scène pour Mme Fiske par un excellent auteur américain. L'œuvre sera jouée pour la première fois à Montréal lundi, le 4 septembre.

QUEEN'S THEATRE

Au Queen's la direction s'est taillé de la bonne be-

soigne avec une série d'attractions de premier ordre. Le retour de Bert Coote, le fameux comédien que tout Montréal est allé applaudir l'an dernier dans *The News Boys*, sera bien vu de tout le public qui fréquente les théâtres.

Bert Coote est un des meilleurs comédiens qui soit passés ici et tout le monde a encore présent à la mémoire le prodigieux succès qu'il obtint à ce même théâtre en y jouant la pièce intitulée *Another man's wife*.

M. Bert Coote sera appuyé de sa femme Julia Kingsley et d'un noyau d'artistes triés sur le volet. Le Queen's devrait être trop petit pour contenir tout le monde qui se portera dans cette jolie salle pour acclamer le retour de M. Coote et de ses partenaires.

## MONDANITÉS

Vous avez une amie (ou un ami) dont vous connaissez l'âge exact, mais vous n'ignorez pas davantage sa répugnance à faire connaître la date de sa naissance. Si vous allez partout divulguant la chose qu'elle veut tenir secrète, c'est user à son égard d'un mauvais procédé.

"Au plus une petite malice," dira-t-on. Puisque cette petite malice peut être la cause d'une contrariété que votre amie s'exagérera, pourquoi ne pas vous abstenir ? C'est si simple et si facile de se taire ! on se fait si souvent bénir pour avoir gardé le silence ; on évite parfois de si grands maux pour avoir retenu des paroles indiscrettes.

Le tact, la délicatesse, la bonté sont faits de ces toutes petites choses. Il est bien difficile de se jeter au feu chaque jour pour les gens, mais on a de fréquentes occasions de leur être un peu agréable, un peu utile ; il faut profiter de petites circonstances en attendant les grands événements relativement rares, qui ne se présenteront peut-être jamais.

\* \*

—Je vois qu'on est souvent bien embarrassé pour s'acquitter un peu envers un médecin qui a donné ses soins et qui ne veut pas recevoir d'honoraires.

On peut toujours exprimer sa reconnaissance par de chauds remerciements et par un présent... dit de gratitude. En général, une caisse de vin fin, — plus ou moins considérable, selon les moyens de celui qui l'offre, — est toujours accueillie avec plaisir.

Si le médecin a des enfants, c'est à eux qu'on peut envoyer des cadeaux : beaux livres, jouets, friandises. — On peut encore, selon les saisons, les circonstances et sa propre situation, offrir des primeurs, de beaux fruits, du gibier, du poisson, des fleurs ou des plantes, vertes si le médecin est marié.

Une femme peut exécuter de ses mains un joli travail à l'aiguille. Une personne riche peut choisir un beau bronze, une arme de prix, une rareté qui reste, qui orne à jamais une maison, etc.

Même quand on a payé au médecin sa note d'honoraires, il faut lui rester reconnaissant ; ce n'est pas avec de l'argent seulement qu'on lui tient compte de la sollicitude et du dévouement dont beaucoup d'entre eux sont prodigés à l'égard de leurs malades. On ne peut rendre cela qu'en affection, en considération, en témoignages fréquents de sympathie.

Le médecin qui guérit bien souvent le moral autant que le physique a droit d'être traité en ami dans les familles. Du reste, c'est encore à soi qu'on rend service : grand observateur par métier, il peut donner de précieux conseils pour toutes les choses de la vie.

Je pense que la culture des fleurs est une occupation qui non seulement procure beaucoup de plaisir, mais qui offre encore plusieurs bons côtés dans l'éducation des enfants et la culture intellectuelle des hommes et des femmes. C'est par-dessus tout une occupation raffinée. Je ne connais rien qui contribue mieux à rendre l'intérieur agréable et attrayant. — PROF. FLETCHER.

## PRIMES DU MOIS D'AOUT

### LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AOUT qui a eu lieu samedi, le 2 septembre, a donné le résultat suivant :

1 <sup>ER</sup> PRIX	No	17,121....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	—	No 39,043....	25 00
3 <sup>e</sup>	—	No 25,350....	15 00
4 <sup>e</sup>	—	No 927....	10 00
5 <sup>e</sup>	—	No 6,516....	5 00
6 <sup>e</sup>	—	No 15,971....	4 00
7 <sup>e</sup>	—	No 35....	3 00
8 <sup>e</sup>	—	No 18,023....	2 00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

398	5 300	12 512	18,347	24,314	31,323
509	6 121	12 714	19,712	24,631	31,445
720	7,645	12 916	20,129	24,710	31,802
1,387	8,127	13,291	20 317	24,827	32,798
2 152	9,032	13,410	20,732	25,198	33,151
2,335	10,124	13,524	20,951	26,712	33,223
2,564	10,268	13,802	21,127	27,314	33,495
2,906	10 641	14 115	22,315	28,092	33,622
2,929	10,752	14,224	22,820	29,443	34,114
3,127	10,930	14,631	23,419	30,148	35,803
3,662	11,248	14,795	23,513	30,369	36,137
3,928	11,513	15,143	23 733	30,766	37,024
4,274	11,896	16,226	23 947	30,990	38,419
4,519	12,125	17,432	24,122	31,016	39 681
4,731	12,327				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

## CONSEILS PRATIQUES

*Pour faire disparaître les verrues.*—On peut recourir la verrue d'un morceau de papier fortement enduit de savon noir, fixer par des bandes de diachylon et laisser en place vingt-quatre heures. Comme autre topique efficace on cite encore la mixture suivante :

Fleur de soufre 20 parties ; glycérine, 50 parties ; acide acétique concentré, 10 parties.

*Contre les taches.*—Frotter avec un bouchon de liège les taches produites par l'eau sur les meubles cirés. Frotter les marbres avec du savon noir dissous dans de l'eau bouillante. Si les taches proviennent d'un acide quelconque, il n'est d'autre ressource que la pierre-ponce et le polissage.

*Taches de sueur.*—Rien n'est plus vilain à l'œil, rien n'est plus antipéorique que la vue des taches noirâtres qui apparaissent sous les bras et dénaturent entièrement la couleur de l'étoffe d'une robe. Pour les faire disparaître, on fait une dissolution de sel dans de l'eau et on en enduit la partie abîmée, en évitant de dépasser les limites de la tache. Pour étendre cette dissolution, il est préférable d'employer un pinceau.

*Moyen de préserver les gros ustensiles de cuivre du vert-de-gris.*—Lavez-les bien partout lorsqu'ils sont encore chauds, et lorsqu'ils seront tièdes, étendez sur toute leur surface une bonne couche de colle faite avec de la fécule de pommes de terre. Cette colle y séchera et y restera plusieurs mois de suite, après quoi vous pourrez renouveler la couche, si vous ne devez vous en servir que l'année suivante, votre ustensile sera ainsi préservé de toute atteinte de cet horrible vert de-gris.

**UNE CURE N'ATTEND PAS L'AUTRE**

Telle est la succession rapide des guérisons merveilleuses opérées par les

**PILULES CARDINALES**  
DU DR ED MORIN

Monsieur F. GINGRAS, de Québec, souffrit, durant des années, de Scrofule, Pauvreté du sang, Eczémas, Maladies de la peau, éruptions sur tout le corps, etc. etc., sans pouvoir trouver jamais aucun remède qui pût le guérir. M. GINGRAS menait une vie des plus misérables, ayant toujours quelques maux à souffrir.

Comme bien on pense, ce monsieur avait consulté plusieurs médecins et fait usage d'un grand nombre de remèdes, il voyait souvent l'annonce des célèbres "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN, tant dans les journaux français et anglais du DOMINION et des ETATS UNIS. L'idée lui était venue parfois de les essayer, mais la volonté avait sans cesse refusé, alléguant l'insuccès complet, des nombreux médicaments déjà employés. Cependant, à la suite d'une grave complication survenue dans son grave état de santé, M. GINGRAS dut essayer ce remède tant vanté.

Quelques jours d'usage suffirent amplement pour le convaincre de la supériorité incontestable des "PILULES CARDINALES." Il en continua l'emploi encore plusieurs semaines. Sous l'heureuse influence de cet excellent remède, M. GINGRAS se voyait revenir à la santé, et finalement fut guéri, s'étant toujours bien porté depuis cette époque.

M. F. GINGRAS est demeuré reconnaissant envers un remède qui l'a sauvé.

Les femmes pâles, faibles, anémiques; les jeunes filles énervées, travaillant dans les ateliers ou les manufactures, trouveront dans l'emploi des "PILULES CARDINALES," le remède à leurs maux. Qu'elles en fassent l'essai.

**SE VENDENT PARTOUT**

—Les quinze colonies de France ont une population de 51,615,427 habitants.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

**VICTOR ROY**

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

**Les Dames**

Qui désirent avoir une magnifique paire de bottines et de Pantoufles, sont invitées à venir voir notre assortiment et nos prix.

**RONAYNE BROS.**

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chaboulliez.

**The Jones Umbrella "Roof"**

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIBS



**Recouvrez votre Parapluie**  
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

**Dix Jours d'Essai Gratis.** Envoyez-nous \$1 et nous vous expédions par la Union, une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs. \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

**QUOI FAIRE—**Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY expédée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

**THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.**

**Où placer ses Economies**

On dit généralement que s'il est difficile de faire de l'argent, il est peut-être plus difficile de le conserver. Et quoi de plus triste que de voir se perdre en un seul jour l'économie amassée, jour par jour, mois par mois, grâce à des désastres aussi inattendus qu'inexplicables.

La "Caisse Nationale d'Economie" offre aux déposants des garanties toutes particulières. Les fonds ne servent ni à l'agiotage, ni à l'escompte si risqué du commerce, et encore moins à des placements problématiques. Cet argent est placé par débetures municipales ou prêts hypothécaires, dont la valeur fait partie du sol. Il faudrait la disparition du sol même pour anéantir le fruit de l'économie. Ajoutons que ces placements sont faits sous la direction d'hommes choisis par tous les dépositaires, et reconnus pour leur prudence et leur expérience. Ces hommes ne risquent rien. Leur institution n'est pas financière, elle est de bienfaisance. Le but n'est pas tant d'accumuler les profits que de garantir l'argent déposé. Aucun risque de ce côté. Qui veut dormir en paix fera bien de confier à la "Caisse Nationale d'Economie" ce qui doit lui assurer une vieillesse à l'abri de toute crainte. Pauvres comme riches, demandez pour informations, les statuts de cette association toute mutuelle et de bienfaisance. S'adresser à M. l'Échevin Arthur Gagnon, secrétaire-trésorier, Monument National, Montréal.

**Messieurs et Mesdames VOS ENFANTS ENTRENT EN CLASSE.**

C'est d'une grande importance de se pourvoir du nécessaire, et surtout de le faire avec **Grande Economie.**

Nous avons donc fait subir une forte réduction à toutes les lignes, se rapportant au trousseau de l'enfant, tant pour les jeunes garçons que pour les jeunes filles.

**Venez faire votre choix. Venez économiser au moins**

**25 Pour Cent.**

Rappelez-vous toujours la Jeune Maison Populaire.

**J. N. BROSSARD & Cie**

- - 1463 - -

Rue Ste-CATHERINE

COIN MONTCALM.

**BAUME ROYAL ITALIEN** Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie) **FAITES-EN L'ESSAI**



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le BAUME ROYAL ITALIEN est le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat: est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 St-Jacques, MONTREAL

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français.

Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avance.—

**ST-NICOLAS,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

**MON JOURNAL,** Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

**La Silverine Nettoie et Lave Tout!**

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal— Met les mains comme du satin— Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

**La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal**

**CHOSSES ET AUTRES**

—On compte 3,064 idiomes ou langages de par le monde et plus de 1000 sortes de religions.

—Un homme de Louiseville possède un chien qui mâche de la gomme comme un être humain.

—Certains statisticiens qui prétendent être bien renseignés n'hésitent pas à dire qu'en 1900 la population des États-Unis se chiffrera dans les 75,000,000.

—Il y a en France plus de personnes au-dessus de 60 ans que dans aucune autre contrée de l'Europe. Vient ensuite l'Irlande.

—Les médecins affirment que lorsqu'un bon travailleur se dit malade ils prennent toujours son cas au sérieux, mais lorsqu'un flâneur se présente, des pilules en mie de pain font l'affaire.

—Un cheval au pas peut faire 400 verges en 4 minutes et demie, au trot il peut faire 400 verges en deux minutes et au galop il fait 400 verges en une minute. Un cheval peut porter 250 livres sur une distance de 25 milles durant huit heures.

**Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues**

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LAILME, 72 rue Saint-Denis, Montréal.

**Alchimistes et Chimistes**

Dans l'ancien temps, les alchimistes cherchaient le moyen de transformer en or les autres métaux. Ces recherches les ont amenés à faire de précieuses découvertes que la médecine a, parfois, utilisées avec profit. Certains d'entre eux se flattaient d'avoir découvert une panacée qui devait supprimer tous les maux et conjurer la vieillesse. De nos jours, on est plus sceptique, chacun sait qu'aucune préparation ne peut prétendre à une telle vertu. Il s'en trouve une, cependant, qui a pour propriété de rendre au sang épuisé les éléments nécessaires à la nutrition de nos organes: cette préparation dont la découverte est l'œuvre d'un chimiste éminent, nos lecteurs la connaissent pour en avoir entendu vanter par d'autres, les précieux bienfaits. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard rendent la santé aux personnes affaiblies par la maladie. Dans toutes les bonnes pharmacies, à raison de 50c. la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boîte 333 Bureau de Poste, Montréal.

**TOUT SE SUIT**

Rhume, enrrouement, extinction de voix, tout se suit, tout est guéri par le **Baume Ricinal**.

—Le président de la république d'Andorre dans les Pyrénées, reçoit \$15 par année.

**La Santé de la Femme**

Les causes d'affaiblissement sont multiples pour chacun de nous: excès, surmenage, fatigues, variations de température, etc.; mais la liste déjà trop longue des causes d'anémie s'allonge pour la femme d'une cause toute puissante, l'hémorrhagie mensuelle, parfois compliquée de douleurs, de phénomènes nerveux, de repos forcé, de névralgies et de migraines. Nous croyons que la santé des femmes serait en général meilleure, si elles consentaient à considérer comme une règle hygiénique urgente de relever, après chaque époque menstruelle, les forces physiques momentanément affaiblies, par un traitement approprié. Dans les circonstances les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris, ont toujours donné les résultats les plus remarquables. Dans toutes les bonnes pharmacies, à raison de 50c. la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 333 bureau de poste, Montréal.

**"La Presse"**

**TOUT** le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**86,504**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Trente ans de Succès

**GUERISON CERTAINE**

en 24 heures

des COLIQUES et NAUSÉES

par les

capsules

**L. KIRM**

ni avant ni après du

à l'Extrait dépuré de YOGHÈRE Mère Père sans Calomel.

M. Kirm se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.

**PARL, Pharmacien HAYBOU,**

54, Boulevard Edgar-Québec

et dans toutes les bonnes Pharmacies.

**Jouir des temps chauds.**

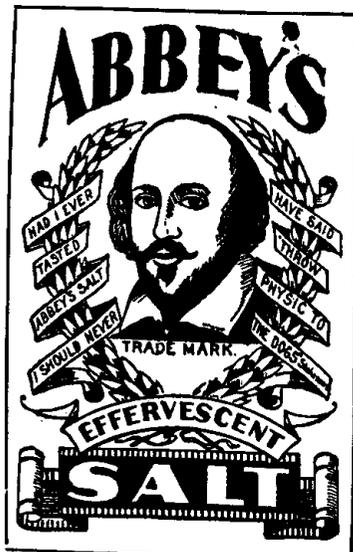
On peut en jouir même dans la cité surchauffée. Le sang frais, le système énergique et la santé parfaite qui sont le résultat de l'usage quotidien d'

**Abbey's Effervescent Salt**

rendent la vie agréable même durant les journées les plus chaudes. Les personnes qui font un usage constant d'Abbey's Effervescent Salt échappent à la moiteur accablante des temps chauds et jouissent de leurs charmes.

On peut prendre en tout temps Abbey's Effervescent Salt. Il fait un breuvage rafraichissant et un tonique fortifiant et vivifiant.

Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit: "J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Soeurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre." Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon. Flacon d'essai, 25 cts.



Fumez le **La Champagne** Cigare

Préféré des connaisseurs

—Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10 cts.

**La Santé à Bon Marché**



Toute personne, c'est connu, qui prend le matin un verre de cette bienfaitante

**Eau Minérale RADNOR**

gagne en vigueur chaque jour. Cette eau, si agréable à boire, prise à jeun débarrasse le système de toutes ses impuretés. Elle prévient un grand nombre de maladies et prise régulièrement elle purge le sang, l'enrichit et donne une vigueur peu commune à toute personne qui l'emploie, quel que soit son âge, sa constitution et son état de santé.

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. -- --  
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. --

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**HOMMAGE MERITE**

Personne, dit-on, n'est prophète dans son pays. Il suffit cependant de lire les lignes suivantes empruntées à un journal de la métropole de l'Ouest, pour reconnaître que le Dr J. Larivière mérite l'éloge flatteur que lui adresse ce journal. Voici ce qu'il dit : " Par fausse modestie, on s'abstient de faire mention des maladies des femmes dans la conversation et les journaux. Cependant ces affections deviennent plus nombreuses de jour en jour, et il serait bon qu'on s'en occupât avec le plus grand soin. Déjà, parmi les médecins éminents qui s'occupent des affections inhérentes au beau sexe, le Dr J. Larivière, de Manville, R.I., est parvenu à trouver le spécifique du " Beau Mal " et de tous les troubles organiques qu'il entraîne à sa suite. Grâce à son fameux " Régulateur de la Santé de la Femme " et à ses " Female Plasters, " les femmes atteintes de cette terrible maladie recouvrent rapidement la santé. On nous apprend que ces remèdes se vendent en grande quantité dans cette ville. Ces remèdes devraient

être connus et employés dans le monde entier. Voilà, certes, une appréciation flatteuse et spontanée. Essayez les remèdes du Dr J. Larivière, mesdames, et vous n'en emploierez plus d'autres. Vendus chez votre pharmacien, \$1.00 le " Régulateur " et 25 cents le " Female Plasters " ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R.I.

**Pendant les Chaleurs**

L'appétit disparaît, les constitutions s'affaiblissent. Les fruits, la crème à la glace, les boissons fermentées et glacées développent encore les affections de langueur, la pâleur maladive et l'anémie, surtout chez les femmes et les jeunes filles. Pour combattre efficacement ces affections qui, négligées, pourraient entraîner des désordres graves et pis encore, les autorités médicales recommandent l'usage régulier des Pilules de Longue Vie du chimiste Bonard qui en reconstituant les éléments épuisés du sang, ramènent les belles et fraîches couleurs de la santé parfaite. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

**FACILE A FAIRE**

Vous toussiez, prenez une dose de *Baume Rhumal*, vous ne tousserez plus.

# Dentiers...

en Imitation de Corail

Chez les Dentistes Modernes....

## TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL

Ces dentiers en imitation de corail se rapprochent tellement du naturel, qu'ils font l'admiration de tous.

LE PALAIS de ces dentiers s'ajuste à la perfection, et il n'est pas nuisible.

L'Email des dents est l'emblème des dents naturelles que la carie n'a jamais touchées, pendant que la teinte des gencives est d'un rose vermeil.

Venez les voir, c'est une nouveauté.

- Dentiers en caoutchouc de \$5 00 à \$10.00
- Couronnes en or - - - - - 4.00
- Dents aurifiées de - - - \$2.00 à \$4.00

Par un procédé nouveau nous extrayons les dents **POSITIVEMENT** sans douleurs.

Dents posées sans palais. Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue établie depuis 1855 de

TRESTLER, GLOBENSKY & MARTEL, Dentistes,  
1920 Rue Sainte-Catherine.

N. B. — Remarquez que nous avons transporté nos Bureaux au coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent, au-dessus des magasins de E. Lepage & Cie, où nos clients peuvent prendre l'ascenseur qui les conduit dans nos bureaux.  
T., G. & M.

### SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition.....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.  
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.



**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros: D' CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

### LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$1.00; six mois \$2.30; trois mois \$1.20: un numéro, 30 cts.  
En vente à la librairie Fauchille.

# AVIS IMPORTANT

VENTE - - -  
Extraordinaire  
DE LOTS à..

# VIAUVILLE

L'Administration de la Succession C. T. Viau, offre au public de magnifiques LOTS A BATIR, de \$280, \$300, \$325, \$350, \$375, \$400, \$425, \$450, \$475 et \$500. Tous ces lots sont offerts A CREDIT et à des CONDITIONS exceptionnellement AVANTAGEUSES. Nous invitons spécialement les personnes qui veulent faire profiter leur argent, à venir faire le choix d'un ou plusieurs beaux lots dans de splendides avenues larges de 86 pieds. L'EGLISE sera terminée à l'automne et les CANAUX seront finis immédiatement dans toutes les rues en même temps.

Tout le monde constate avec nous que le plus brillant avenir s'offre aux acquéreurs de TERRAINS à VIAUVILLE. Les personnes désireuses de visiter VIAUVILLE peuvent s'y rendre par les trois grandes artères de Montréal: les chers Ontario Est, Ste-Catherine Est et Notre Dame Est, vous conduisent aux terrains sans changement. Rendu sur les lieux, vous avez une SOURCE D'EAU SULFUREUSE qui fait les délices des milliers de personnes qui accourent de toutes les parties du Canada.

Un panorama grandiose s'offre à la vue du côté du fleuve, une MAGNIFIQUE PROMENADE longe la rive et vous permet de voir dans toute son étendue LE MAJESTUEUX SAINT-LAURENT.  
Une visite est sollicitée.

**SUCCESSION C. T. VIAU**

**EDOUARD BEAUDRY, Representant.**  
**J.-B. DEGUISE, Gerant.**



# Vigueur pour les hommes

Le jeune garçon, en se développant, devient homme, fort ou faible, suivant son genre de vie. J'ai consacré ma vie à l'étude des hommes de faible condition. Pendant 30 ans j'ai employé l'électricité dans le traitement de toutes les conséquences des erreurs et excès de jeunesse. Je l'applique au moyen de mon invention, la Ceinture Electrique du Dr Sanden, dont l'emploi est universel aujourd'hui. On applique ce traitement soi-même et chez soi; c'est un traitement naturel.

## PAS DE DROGUES.

Plus de 6000 hommes, jeunes et vieux, ont reconquis leurs forces épuisées, durant l'année 1898. Ecrivez-nous pour recevoir, gratis, un livre qui donne toutes les explications. Il est envoyé sous enveloppe cachetée, sans aucune indication du contenu, ou bien, venez me voir pour une consultation gratuite.

**Dr M. SANDEN, 132 rue St-Jacques, Montreal.**

Heures de consultations : 9 à 6. Dimanche : 11 à 1.

### AFFECTION DE LA PREMIÈRE ENFANCE

De toutes les affections qui atteignent la première enfance, celles du tube digestif sont certainement les plus fréquentes et les plus meurtrières. La statistique officielle nous apprend que sur cent décès d'enfants de 0 à un an, il faut en attribuer cinquante pour cent aux maladies de l'appareil digestif. Il résulte d'une enquête, faite récemment en France, qu'à Paris, la ville où, au point de vue de l'hygiène et de la protection de l'enfance, l'inspection du lait est faite d'une manière très rigoureuse, la diarrhée tue, bon an mal, près de quatre mille enfants. Nous n'avons, certes, pas la prétention d'avoir un service d'inspection comparable à celui qui fonctionne à Paris, d'ailleurs, il suffit, chaque semaine, de jeter un coup d'œil sur les décès enregistrés dans la huitaine pour constater le chiffre effrayant de la mortalité parmi les jeunes enfants et, lorsque l'on remonte aux causes, on constate que les deux tiers succombent à ces maladies que les Anglais classent sous le titre de *Summer diseases*, maladies de l'été, et qui ne sont autre chose que des maladies d'estomac, d'intestins, provoquées par l'alimentation des enfants au moyen de lait suspect.

Comment faire pour enrayer le mal existant ? Le moyen est bien simple, peu coûteux, à la portée de tout le monde : il consiste à remplacer le lait par la PEPTONINE qui est un aliment pur, stérilisé, approuvé par les autorités médicales, qui préparé suivant les directions, à l'eau ou au lait indifféremment, constitue une nourriture à la fois légère et substantielle, que les enfants prennent avec délice et qui les préserve contre les coliques, diarrhées, vomissements, indigestions, choléra et autres affections résultant de l'alimentation au lait ordinaire. La PEPTONINE se vend partout, chez les pharmaciens et chez les épiciers, à 25 cents la grande boîte émaillée. Si par hasard ou autrement, votre fournisseur attitré n'en avait pas, adressez-vous directement au dépôt général, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, ou téléphonez pour en avoir : Bell, East 1288.

### MACHINES A LAVER

Comme il y a fagot et fagot, il y a machine à laver et machine à laver.

Connaissez-vous la meilleure des machines à laver ?

La plus durable, la plus simple, la plus perfectionnée, néanmoins, en un mot celle qui offre à la ménagère les garanties les plus parfaites ?

Si, oui, vous me répondez que c'est de la "Superior" de A. Houle qu'il s'agit et vous aurez raison. C'est la moins coûteuse de toutes les machines connues ; la plus simple, car il n'est pas nécessaire de faire bouillir le linge ni se servir de laveuse. La plus commode à employer, car un enfant peut la manier sans fatigue. La plus économique, car elle ne déchire ni ne détériore jamais le linge.

En un mot c'est la machine préférée, celle que des milliers de famille emploient à leur plus complète satisfaction. Il ne s'agit que de venir l'examiner pour être convaincu que toutes nos assertions sont exactes et s'appliquent à la "Superior" et non à une autre machine, chez A. Houle, 1171 rue Ontario, Montréal, vous pouvez examiner et voir fonctionner ces si curieuses machines.

### PROFESSEUR J. J. LEVERT

Ce professeur dont le talent est bien connu et dont la réputation dans le monde musical est si bien établie, doit reprendre ses cours dans les premiers jours de septembre. Nous nous faisons un plaisir de donner quelques renseignements sur la carrière de notre jeune artiste. Disons d'abord qu'il a été gradué avec honneur en 1890 au Conservatoire de New-York, comme maître sur le Banjo, la Mandoline et la Guitare puis fut nommé professeur au Conservatoire de Dean de New-York, position qu'il abandonnera après deux années pour ouvrir ses cours si fréquentés durant cinq ans par la plus belle jeunesse new-yorkaise. Le professeur Levert est établi à Montréal depuis trois ans et compte une légion d'élèves des deux sexes suivant séparément leurs classes dans des salons spécialement aménagés. Son succès lui a valu de belles relations et les recommandations les plus honorables.

Le Prof. Levert fait également le commerce des instruments et la musique qu'il enseigne. Bref, pour plus amples renseignements, nous référons le lecteur à l'annonce du populaire professeur.

—En proportion de leur grosseur, les fourmis ont le cerveau plus développé que n'importe quel autre être vivant.

**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES - ÉPUISEMENT  
**PILULES AN. ONO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARV.



### Mr J. J. LEVERT

Professeur de - - Mandoline, Guitare et Banjo  
Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile.  
Instruments et accessoires FURNIS GRATUITEMENT  
pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEEN'S THEATRE)

MONTREAL

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud.  
Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix !

### Montreal Feather Co.

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
Tel. Bell Est 290.



### Le Petit Windsor

Restaurant  
des Gourmets  
101, RUE  
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.  
A. CLOUTIER, Gérant  
OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

### Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell: Main 2818.

**LE RIFLE,** ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 376, rue Craig, Montréal.

**LA QUINZAINE MUSICALE,** 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

### DR BERNIER

DENTISTE

30, rue Saint-Denis

MONTREAL

**JOURNAL DE LA JEUNESSE,** Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

# Le Succès

Sous quelque apparence qu'il se présente est toujours appréciable. **Notre Dernier Succès** a été dans l'achat d'un Job considérable de **Chemises pour Hommes et Garçons.**

## CES CHEMISES

Ont une coupe parfaite, elles sont amples, les coutures sont solides, les couleurs et les dessins sont délicats et de goût. Elles se laveront bien puisqu'elles sont faites en **Zéphire et en Batiste Française.**

## CHEMISES POUR HOMMES

De 14½ à 11½, valeur réelle 60 cts à \$1.00, seront vendues à **30c., 40c. et 50c.**

## CHEMISES DE GARÇONS

De 12½ à 14, valeur réelle 75c., seront vendues à **35 cents.** Ces prix sont expressément pour que nos clients puissent dire eux aussi qu'ils ont du succès dans leurs achats chez nous. Nous ferons remarquer que notre département de **Mercerie pour Hommes** est toujours complet et varié. Nous avons souvent des Jobs à des prix très bas, pendant que les prix du stock régulier défient toute compétition.

**Coupons de Net à Rideaux** pour porte. **Coupons de Prêlars** à 15c. la verge. **Chiffons Fantaisie**, 8 et 9 pouces de large, très chic, valeur de 20c. et 25c. pour 5c. et 8 cents. Nous continuerons encore la vente de nos **Coupons** et **Bouts** de pièces dans le magasin et le soubassement.

## L'OUVERTURE DES CLASSES

Est une bonne aubaine pour nous. Les marchandises d'écoliers que nous avons en mains et que nous avons déjà annoncées, partent vite, il en reste encore pour former plusieurs trousseaux. Une visite vous sera profitable chez

# Archambault Freres

Angle Ste-Catherine et Amherst.

# Letendre & Arsenault

## POUR VOUS SERVIR, MESDAMES.

Nous offrons comme primeur de la saison, un choix tout à fait spécial de **Chapeaux en feutre** garnis, du plus haut goût dont suit une brève description.

"L'Eudimia," Walking Hat en feutre dans toutes les nouvelles couleurs, garni d'un ruban de fantaisie, avec jolie aigrette de plume noire finie avec une jolie boucle dorée au côté; au prix de..... **\$2.50**

Walking Hat "Saratoga," couleurs nouvelles, calottes trouées avec garniture de ruban passé entre, bordé en ruban blanc..... **\$2.50**

Le "Golf," superbe chapeau en feutre gris avec trois piqûres en soie au bord, garni d'un ruban de velours noir et d'une grande plume couteau..... **\$2.25**

Le "Cycle," chapeau pour dames, gris pâle, brun, marine, calotte basse avec bords étroits, garnis d'un biais de satin blanc par plis. **\$1.50**

"Rough Rider," feutre pour dames, dans les nuances gris argent, castor, manille, marin, noir et brun, orné d'un biais de satin blanc et d'une plume couteau, très élégant. Le prix..... **\$1.50**

"La Tourette," chapeau pour jeunes filles, gris, manille, brun, marin, avec biais en soie cordée blanche autour de la calotte, bordé de la même soie, avec plume couteau, couleur pâle..... **\$2.25**

Quel que soit l'article dont vous ayez besoin en fait de modes, venez nous voir et nous croyons pouvoir vous satisfaire.

# LETENDRE & ARSENAULT

1493, Rue Ste-Catherine, Montréal.

# ACHETEURS,

## VOICI VOTRE CHANCE !



Nous offrons en ce moment plusieurs "Jobs" extraordinaires de bon marché. Nous n'en citons que quelques-uns, faute d'espace, mais nous en avons une foule d'autres, non moins alléchants.

Venez voir, Mesdames. Venez voir Messieurs.

**SUPERBE CORSET!** belle coupe avec renfort, valant 75c pour **43c**  
Donne une belle taille.

**BONNE BATISTE CROISÉE**, en coupons, s'enlève rapidement. Si vous voulez profiter de ce job, venez tout de suite. Grands coupons valant 15 cents pour **5c**

**TWEEDS POUR ENFANTS.** Magnifique assortiment, valant 35 à 50c la verge pour **25c**  
Chance exceptionnelle!

**ABONDANCE DE NOUVELLES MARCHANDISES!**

Toutes les dernières nouveautés arrivent en abondance au "Grand Magasin de l'Ouest."

Nouveaux patrons, dessins et couleurs. Prix incroyables de Bon Marché!

### DERNIERE CHANCE

Bas de cachemire valant 30c pour **19c**

Il faut profiter de ce bargain extraordinaire. Des Dames de toutes les parties de la ville accourent profiter de cette occasion invraisemblable.

**COLLET ANGLAIS MELROSE** pour hommes—c'est un célèbre collet valant 15c pour **6c**  
C'est ce qu'on appelle un "Job" extraordinaire!

**"JOB" DE COTONS** de 54 pouces de largeur, valant 10c à 12c pour **5c**

**BEAU COTON CROISÉ**—Avis aux plâtriers pour costumes de travail. Ce coton vaut réellement 10c pour **4c**

**COTONS BLANCS** en coupons de 14 à 15 verges—très fort—36 à 40 pes de largeur. Valant en pièce 10c. Notre **5c**

Prix..... **5c**

## La Réputation du "Grand Magasin de l'Ouest"

n'est plus à faire. Elle est toujours la première de Montréal à exposer les nouveautés de chaque saison. Elle est toujours la première à couper les prix à la fin des saisons.

# S. A. LAROSE,

Propriétaire du  
"Grand Magasin de l'Ouest"  
Coin des rues  
Notre-Dame et Aqueduc.

### LA MEILLEURE

# Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

### Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

**À VENDRE AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.**

Tordeuses neuves, poseage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

**A. HOULE, Propriétaire,**  
1171 Rue Ontario, Montréal.

Succursale: 101 rue du Pont, Québec.



## Nouveaux Gants de Kid Corsets

Nuances Recherchées: **CYBANO, VIOLET, Etc.**  
**GANTS de Kid Noir**, faits sur mesure, garantis et ajustés—Brodés.  
**\$1.00 et plus la paire.**

**GANTS de Kid**, 1 boutons, couleur ou noir.  
**50 cts la paire.**

**Corsets** { **D. & A.** } **J. B. A. Lanctot**  
{ **P. N.** } **152 rue St-Laurent**  
{ **P. D.** } **Fabricant de Gants.**

Tous nos corsets de **35 cts** et plus, le **BOUT** des **ACIERS** est **RIVE**; ce qui **EMPECHE** de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas **AILLEURS.**  
Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "P. D.", "D. & A.", "R. & G.", "C. B.", "W. C. C.", etc.  
Corsets d'été en Net, de santé. 35c en montant.

**J. B. A. LANCTOT, - 152 rue St-Laurent**

Fabricant de Gants

# HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacler, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

## Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la velvetized cream.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

## LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 mo's  
ABONNE-  
MENT { Paris et Seine 50f 28f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Étranger.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

## Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Hartigny, Manchester, N. H.



**Pettrine parfaite** par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

## U. PERREAULT

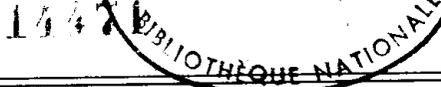
— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.  
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

80-11-87



## CORSETS



Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets.  
Coupe parfaite.  
Toujours en stock les

**R.G. - P.D.  
D.A.**

**FERRISS, Etc.**

**C.-J. GRENIER,**

2310 Ste-Catherine,  
Près rue Mansfield.

1613 Ste-Catherine,  
Près rue St-Hubert.

## Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

895, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir, de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

## Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

— GERANT



Avant l'emploi.



Après l'emploi.

## POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

## BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incarnation des ongles soignée par

**Mme GEO. TUCKER,**

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

## HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1803. MARCHAND,

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

## GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

## La Société Nationale de Sculpture

Au Capital de \$50.000

Organisation nouvelle. Personnel transformé du  
Directeur au commis.

GOURS PUBLICS ET GRATUITS DE STATUAIRE,  
ART INDUSTRIEL, ARCHITECTURE, ETC.



DISTRIBUTION MENSUELLE  
D'ŒUVRES D'ART  
PAR VOIE DE TIRAGE

3,500 LOTS VALANT \$49,742 CHAQUE MOIS

1er Lot.... valeur \$10,000	4e Lot.... valeur \$1,000
2e "..... " 4,000	2 Lots..... " 500
3e "..... " 2,000	5 "..... " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le PROCHAIN TIRAGE le aura lieu 28 SEPTEMBRE  
1898, au No 175 rue St-Jean, à Québec.

PRIX DU BILLET: 25c, 50c, \$1.00—En vente partout

T. ARCHAMBAULT, Gérant  
J. COCHENTHALER, Agent Général pour Montréal  
No 184, rue Saint-Jacques



Le Démosthène de carrefour déblatèrait contre les marchands. (Page 76—Col. 3.)

## L'OISEAU DU DÉSERT

X

LES BOWER-BIRDS

(Suite)

Ainsi, dans les berceaux que l'on découvre à trente ou quarante milles de la mer, se trouvent souvent des coquillages marins ; c'est donc un voyage de soixante à quatre-vingts milles, aller et retour, que l'oiseau entreprend pour porter à l'édifice commun une simple coquille rose. De même, malgré leur caractère craintif et farouche, ils s'approchent fréquemment des habitations, attirés par les objets brillants qui frappent leurs regards, et si ces objets sont légers, ils n'hésitent pas à s'en emparer pour servir à la décoration des berceaux.

— Que dites-vous, Rachel ? demanda Clara qui devint tout à coup pâle et tremblante ; ces oiseaux seraient capables d'emporter ainsi une perle, une pierre précieuse, que sais-je ? si on la laissait à leur disposition dans un endroit écarté ?

— Il n'y a pas de doute sur ce point, Clara ; les chlamydères de l'Australie sont, à cet égard, absolument semblables aux pies voléuses de l'Europe ; seulement, tandis que les pies européennes dérobent des bijoux, des pièces de monnaie, pour les cacher sottement dans des trous de mur où elles les oublient, les chlamydères les enlèvent pour les employer dans l'architecture de leurs délicieux palais... Mais bon Dieu ! qu'avez-vous donc, Clara ? poursuivit la jeune naturaliste en voyant sa compagne s'affaisser mourante sur l'herbe ; est-ce que vous vous trouvez mal ?... Voulez-vous que j'appelle votre mère ?

Clara la retint vivement.

— Non, non, n'appellez pas, Rachel, je vous en prie, répliqua-t-elle avec effort ; ce n'est rien... un éblouissement causé sans doute par la chaleur... Si vous saviez quel bonheur j'éprouve à vous entendre !... Oh ! parlez-moi encore de ces oiseaux étranges qui font songer aux prodiges des *Mille et une Nuits*."

Mais Rachel, excellente personne malgré ses légers travers, était fort alarmée.

— Chère amie, vous souffrez, je le vois... Je vous dis qu'il faut que j'appelle votre mère.

— Ne l'éveillez pas ! répliqua la jeune fille avec plus de force ; je suis mieux... je suis bien... tout est fini. Ma bonne miss Owens, de grâce, parlez-moi encore de ces chlamydères... Etes-vous sûre de ne pas vous tromper ? êtes-vous sûre que ce sont bien là les oiseaux dont on conte tant de choses singulières, car enfin, vous conveniez tout à l'heure que vous n'en aviez jamais vu ?

— Quand on étudie l'histoire naturelle, Clara, répondit Rachel un peu piquée, on n'a pas besoin d'avoir vu une espèce pour la connaître ; il y a des caractères positifs auxquels on ne saurait se méprendre. Ce sont bien là les *bower-birds* si renommés... Voyez, ne semble-t-il pas qu'en s'ébattant au bord de l'eau ils cherchent dans le sable quelques graviers cristallisés qu'ils pourraient ajouter à leurs collections ?... Et tenez, je vais tenter une expérience qui vous convaincra sans doute."

Miss Owens portait au bras, en guise de bracelet, un chapelet de ces verroteries encore à la mode parmi les dames, et qui ont plus d'éclat que de valeur. Elle en arracha deux ou trois globules d'émail et les lança vers la flaque d'eau où se baignaient les chlamydères.

Quelque précaution qu'elle eût prise, elle avait été obligée de dégager du feuillage sa jolie main blanche ; les perles de verre en tombant sur le sable achevèrent de donner l'éveil aux timides oiseaux. Tous poussèrent un faible cri, s'envolèrent et se réfugièrent sur un arbre voisin.

Cependant Rachel fit signe à son amie de demeurer immobile. Il lui semblait de bon augure que les chlamydères n'eussent pas tout d'abord gagné le bois ; c'était la preuve que leur frayeur n'avait pas été bien grande et qu'ils ne tarderaient pas à s'en remettre. Aussi elle-même resta-t-elle muette et attentive retenant son haleine.

Cette constance fut récompensée. Bientôt on entendit un petit frémissement dans le feuillage de l'arbre. Les oiseaux avançaient avec curiosité leur tête brune pour reconnaître la cause de la récente alerte et semblaient se rassurer peu à peu. Cependant les deux jeunes demoiselles s'aperçurent qu'elles n'étaient plus

l'unique objet de l'attention des chlamydères ; sur le sable fin et uni qui bordait la lagune, étincelaient au soleil les globules d'émail provenant du bracelet de miss Owens, et cette vue semblait les fasciner. Peut-être songeaient-ils à l'excellent parti qu'ils pourraient tirer de ce cristal coloré aux mille facettes, dans l'ornementation de leurs portiques ; mais une invincible défiance les empêchait de s'en emparer.

L'un d'eux s'aventura enfin jusqu'à voler à moitié chemin, le courage lui ayant manqué, il regagna sa place à tire-d'aile. Un autre lui succéda et vola un peu plus loin, mais il revint encore à l'arbre protecteur. Comme les globules ne cessaient d'exercer sur eux leur irrésistible prestige, un troisième se mit en mouvement à son tour ; celui-là, au lieu de s'arrêter en chemin comme les autres, fondit sur la plus grosse et la plus éclatante des perles de verre, la prit à son bec, puis il poussa un cri de triomphe et, emportant son trésor, il se dirigea d'un vol rapide non plus vers l'arbre, mais vers le désert où se trouvait sans doute sa demeure.

— Il l'emporte, Rachel, il l'emporte ! murmura Clara toute joyeuse.

Une pression de main l'avertit qu'il fallait encore garder le silence et que tout n'était pas fini.

En effet, après une courte hésitation, les oiseaux s'élançèrent de nouveau et tous à la fois sur le sable. Il y eut un moment de lutte vive ; plusieurs vigoureux coups de bec furent lestement échangés entre les chlamydères. Mais bientôt deux des plus forts s'élevèrent, possesseurs des perles qui restaient. Ils prirent la même direction que le premier, suivis du reste de la bande qui leur formait un cortège glorieux, et tous ensemble ne tardèrent pas à disparaître dans les profondeurs du Maaly-Scrub.

Rachel, fière de cette épreuve qui la vengeait des doutes injurieux de son amie, se taisait en souriant ; mais Clara ne put modérer ses transports.

— Vous aviez raison, miss Owens, disait-elle hors d'elle-même en frappant des mains. Ah ! que vous êtes savante et combien j'aurais été heureuse d'apprendre plus tôt ce que vous venez de me révéler ! Plus de doute maintenant, je sais comment a disparu... et ma bonne mère que j'accusais !... Rachel, merci mille fois pour la joie que vous me causez, pour l'espérance que vous faites rentrer dans mon cœur !

Et elle se jeta tout en larmes dans les bras de sa compagne, qui ne savait comment expliquer cette émotion.

Rachel allait peut-être la questionner à ce sujet, quand les deux jeunes filles entendirent derrière elles un bruit de pas précipités et Richard leur cria d'un ton d'inquiétude :

— Prenez garde, mesdemoiselles, les Indiens viennent de ce côté !

Elles se retournèrent brusquement. Absorbées par les manœuvres des chlamydères, elles n'avaient pas remarqué l'approche d'une petite bande de noirs qui, sortant du désert, s'approchaient du ruisseau, sans doute dans l'intention de se désaltérer. Ils marchaient à la file indienne, c'est-à-dire les uns derrière les autres, habitude qui a, dit-on, pour but de diminuer les chances de rencontrer des serpents. Du reste, cette bande ne paraissait pas bien redoutable et se composait d'une seule famille. Le père était en tête suivi de sa *lubra* ou femme, qui portait sur ses épaules le plus jeune des enfants ; les grands venaient par derrière, tenant à la main un objet de ménage, une arme ou même quelques provisions qui constituaient toute leur richesse.

Clara et Rachel battirent en retraite vers la tente, tandis que Richard saisissant son revolver, se jetait devant elles pour les protéger. Mme Brissot éveillée en sursaut, demanda de quoi il s'agissait, et Clara lui apprit la cause de cette alerte.

— Les noirs ! répéta Mme Brissot avec épouvante ; croyez-vous qu'ils voudraient nous faire du mal ? Reste auprès de moi, ma fille ; miss Owens ne nous quitte pas."

Les trois femmes se tenaient, debout et attentives, près de leur petit campement, Richard intimait par signes aux Australiens la défense d'avancer. Ceux-ci n'avaient pas trop l'air de comprendre pourquoi on

leur barrait le passage, mais leur attitude n'était nullement menaçante. Tout à coup, le chef de la troupe, ayant jeté machinalement les yeux du côté des dames, se mit à bondir comme un forcené.

— Clara ! Clara ! s'écria-t-il,

— Clara ! Clara ! répétèrent sur des tons différents les autres membres de la famille.

Et la troupe entière courut impétueusement vers la tente, au grand étonnement de Denison, qui n'osait encore faire usage de son arme : un mot de Clara lui expliqua tout.

— Eh ! c'est mon pauvre Tête-de-Crin que le hasard amène ici, dit-elle avec gaieté ; ne tirez pas, monsieur Denison ; le brave homme serait plus disposé à nous défendre qu'à nous attaquer.

— Si c'est notre bonne pratique de Tête-de-Crin, nous n'avons en effet rien à redouter, dit Mme Brissot à son tour ; oui, et voici sans doute sa parenté qu'il va nous présenter... Sainte Vierge ! qu'ils sont laids.

Elle ne put en dire davantage ; on l'entourait en dansant, en hurlant, en faisant mille contorsions. Mais Clara particulièrement semblait être l'objet de cette allégresse et de ces hommages ; Tête-de-Crin l'avait désignée à l'admiration de sa famille et c'était elle surtout qui inspirait ces transports frénétiques.

Nous connaissons déjà Tête-de-Crin ; sa moitié ou sa lubra était digne de lui. On sait que les femmes des noirs de l'Australie sont encore plus affreuses que leurs maris ; or, Mme Tête-de-Crin n'était plus jeune depuis longtemps, et les fatigues de la maternité, les durs travaux réservés à son sexe parmi les indigènes, avaient fait d'elle la plus hideuse créature qu'il fût possible d'imaginer. Elle tenait dans ses bras un jeune enfant qui ressemblait extraordinairement à un singe, et elle était suivie de trois ou quatre autres, d'âge et de sexe différents, dont l'aîné avait quinze ans au plus. Tout ce monde était vêtu très insuffisamment de peaux de kangourou et d'opossum, ce qui exposait aux regards leurs membres difformes, couverts de tatouages, d'une repoussante malpropreté. Cependant la pudibonde Anglaise ne songea pas à prononcer le mot *shoking* national ; ces pauvres gens paraissaient si heureux de voir Clara, la bienfaitrice de la famille, qu'il était impossible de ne pas être touché de leur joie naïve.

Tête-de-Crin invita toute la compagnie à le suivre dans sa tribu, dont le campement ne se trouvait pas à plus d'un mille ou deux dans l'intérieur du Maaly-Scrub. Mais on savait trop à quoi se réduirait l'hospitalité de ces pauvres gens pour accepter cette invitation. On engagea donc au contraire les Australiens à demeurer où ils étaient jusqu'au soir, et, comme il est assez indifférent pour ces nomades de s'arrêter d'un côté plutôt que d'un autre, ils y consentirent volontiers.

Clara, dans la prévision d'une rencontre possible avec les noirs, avait placé dans le coffre du char à bancs quelques objets de menue mercerie destinés à leur être offerts en présents. Elle exhiba des mouchoirs de cotonnade, des miroirs, des clous, qui furent reçus avec un véritable enthousiasme. De leur côté, Tête-de-Crin et sa famille s'évertuèrent à divertir les dames en se livrant aux exercices qui d'ordinaire étonnent le plus les Européens ; ils monterent au sommet des arbres avec une rapidité merveilleuse, en pratiquant de distance en distance sur le tronc des entailles légères dans lesquelles ils posaient l'orteil. La vieille lubra elle-même prit part à cette gymnastique et elle y déploya autant d'agilité que les autres. Le chef de famille et son fils aîné, tous deux le javelot ou le casse-tête à la main, simulèrent un combat, puis une chasse au kangourou. On dansa, on chanta, on fit de son mieux enfin pour procurer un agréable passe-temps aux visiteurs.

Véritablement on y était parvenu ; Clara et Rachel regardaient avec un étonnement mêlé de pitié les contorsions de ces pauvres êtres disgraciés. Richard Denison, qui avait eu rarement l'occasion de voir les Australiens dans leurs bois, observait avec un intérêt réel leurs singuliers exercices. Mme Brissot elle-même risait aux larmes des gambades de la lubra qui lui semblait être une hideuse caricature des mères. Cepen-

dant la pauvre Australienne, avant d'accomplir ses sauts frénétiques, prenait toujours grand soin de déposer son enfant sur l'herbe moelleuse, à l'abri des insectes, et, les danses finies, elle venait le reprendre avec empressement, le baisait, lui donnait des soins avec une tendresse qui, malgré sa dégradation eût dû lui concilier la sympathie de toutes les femmes.

Ces divertissements ne paraissaient pas près de finir, quand tout à coup les indigènes manifestèrent de l'inquiétude, ils se montraient les uns les autres des cavaliers qui venaient d'apparaître dans la plaine, se dirigeant vers l'habitation : c'était M. Owens et son porte-chaine qui revenaient avec Walker et le berger, après avoir rempli leur mission. Tête-de-Crin prononça quelques mots qu'on ne comprit pas, puis il prit ses armes, réunit son monde et voulut se retirer dans la forêt, mais on essaya de lui faire comprendre que ceux qui arrivaient étaient des amis et qu'il n'avait rien à craindre de leur part. En dépit de cette assurance, les Australiens paraissaient de plus en plus agités et n'eurent été leur confiance dans le pouvoir de Clara, ils n'eussent pas manqué de s'enfuir comme ils en avaient témoigné d'abord l'intention.

Bientôt les cavaliers atteignirent le petit campement, M. Owens, sans s'étonner beaucoup de la présence des indigènes, mit pied à terre et vint embrasser sa fille. Pendant ce temps, Walker et son berger jetaient des regards dédaigneux sur Tête-de-Crin et sa famille.

— Que diable nous veut cette négraille ? dit le squatter. Allons ! qu'on nous tourne les talons au plus vite.

Cependant il ne fit aucune démonstration menaçante. Burley montra moins de mansuétude.

— Dieu me damne ! dit-il d'une voix rauque et dure, je reconnais ces coquins-là... ils étaient de ceux qui nous ont dérobé un mouton il y a quinze jours... j'ai juré de me venger d'eux partout où je les rencontrerais.

Et sans autre explication il frappa de son *stockwip*, les malheureux Australiens qui poussèrent des cris de douleur.

Il était bien vrai que la semaine précédente un mouton avait disparu dans le troupeau dont Burley avait la garde et que la tribu de Tête-de-Crin pouvait fort bien être l'auteur du méfait ; les indigènes de l'Australie sont sujets à de si terribles disettes et la faim est si mauvaise conseillère ! Cependant cette brutalité n'avait aucune excuse, et les dames, aussi bien que Richard en furent indignées. Clara protestait en faveur de ses protégés, mais le féroce berger n'écoutait rien et continuait de frapper avec son énorme fouet, qui traçait des sillons rouges sur ces corps deminus. Bien plus par un raffinement de cruauté, c'était sur la lubra qu'il dirigeait ses coups et sur le misérable enfant qu'elle tenait dans ses bras. La mère s'efforçait de préserver la chétive créature et ne craignait pas de s'exposer elle-même aux atteintes du *stockwip* pour y réussir. Richard, irrité de la conduite barbare du berger, se jeta sur lui et lui arracha son fouet.

— Ceci est une infamie, monsieur, lui dit-il avec fermeté ; le nom de sauvage vous conviendrait mieux qu'à ces malheureux... Ne frappez pas un coup de plus ou je vous en ferai repentir.

— De quoi vous mêlez-vous ? répliqua Burley avec insolence, je n'ai d'ordre à recevoir que de M. Walker et encore !

— Vous recevrez pourtant des ordres de moi, monsieur ; je suis juge de paix et j'aurais droit de vous envoyer sur-le-champ à la prison de Dorling ; je vous y retiendrais jusqu'à ce que vous eussiez fourni caution de l'amende à laquelle vous pourriez être condamné pour avoir cruellement maltraité des sujets de la reine. N'ajoutez pas le délit de rébellion à ce délit, je vous le conseille.

L'autorité judiciaire n'était pas très respectée sur cette frontière de la colonie, nous devons le dire ; aussi Burley se disposait-il à riposter avec colère, quand M. Walker prit la parole :

— Vous avez tort, monsieur Burley, dit-il ; et M. Denison pourrait vous mettre dans l'embarras s'il ne

considérerait le besoin que j'ai de vous pour la garde de mes troupeaux.

Ainsi désavoué, le berger baissa le ton.

— Je vous demande pardon, Votre Honneur, dit-il au magistrat en détournant les yeux ; mais n'avais-je pas raison de châtier ces brigands qui m'ont volé un mouton pour le manger ?... Ces noirs ne sont pas des êtres humains, on assure qu'ils n'ont pas d'âme et on ne doit pas avoir plus de regret de frapper sur eux que sur un cheval ou sur un bœuf.

— Ce sont des sujets de la reine, répliqua Richard avec force, et ils ont droit à sa protection. Allez ! vous devriez rougir, vous et vos pareils, de vos indignes procédés envers eux ! Quant à moi, je ne souffrirai pas qu'on les moleste, et j'exige que vous accordiez une réparation immédiate à ceux que vous venez de maltraiter d'une manière si odieuse.

La famille Tête-de-Crin observait avec un étonnement stupide l'intervention qui venait de s'opérer en sa faveur. Elle avait seulement une vague idée de la hiérarchie européenne et de l'autorité que la loi donne à quelques-uns sur tous ; mais elle sentait qu'elle avait trouvé une puissante sauvegarde et elle reprenait courage. Tous étaient zébrés de coups de fouet. Le dos robuste du père avait résisté assez bien aux lanières du terrible *stockwip* ; en revanche, les enfants et surtout la lubra portaient sur leurs corps maigres des empreintes sanglantes ; mais la mère était parvenue à protéger son enfant, et, fière de son succès, elle ne paraissait pas songer à ses propres souffrances.

Burley eut peut-être encore quelque velléité de révolte : son maître, qui tenait à ménager le magistrat, lui dit d'un ton ferme :

— Je vous le répète, Burley, vous avez été trop prompt dans cette affaire. Demandez donc pardon à Son Honneur, et j'espère qu'à son tour M. Denison ne voudra pas en agir trop rigoureusement envers vous. Il se contentera d'un petit dédommagement que nous accorderons à ces maudits noirs, et cette sottise sera terminée.

Ainsi pressé, le berger balbutia quelques excuses. Il n'entra pas dans les intentions de Richard de pousser les choses à l'extrême ; il proposa donc à Walker de donner aux noirs un nouveau mouton en compensation du tort qu'on venait de leur faire.

— Non, non, Votre Honneur, répliqua Walker ; il ne faut pas que ces mornicauds prennent goût à la chair de mouton, car ils pourraient être tentés de nous dérober nos bêtes quand elles s'égareront dans les pâturages... Mais voici ce que je leur offre : hier Burley a tué à la chasse un énorme kangourou, auquel nous avons à peine touché ; ce qui reste de l'animal régèlera pendant deux jours toute cette famille d'affamés, et elle aura la peau par-dessus le marché. De cette manière Burley, qui a commis la faute, payera l'amende, et cela lui apprendra à jouer du fouet à tort et à travers.

On transmit du mieux que l'on put à Tête-de-Crin et à son monde cette proposition, qui fut acceptée d'un air hébété, et aussitôt Burley fut dépêché vers le bâtiment pour en rapporter la venaison.

Tant que Burley fut absent, les noirs se tinrent un peu à l'écart, ne paraissant croire qu'à moitié à la réalisation de ces belles promesses. Mais quand le berger revint, pliant sous le poids d'un gros kangourou presque entier, et quand il eut remis son fardeau à Tête-de-Crin en lui faisant comprendre qu'il pouvait librement disposer de la chair et de la peau de cette magnifique proie, le père, la mère et les enfants recommencèrent à crier, à danser et à battre des mains. Il faut savoir combien l'existence de ces infortunés est précaire, à quels fréquents et terribles jeûnes ils sont exposés dans leurs déserts, pour comprendre leur joie. En ce moment, ils oubliaient leurs meurtrissures sanglantes ; au prix d'un pareil trésor, ils eussent consenti à braver le fouet de tous les squatters de la contrée.

Bientôt ils se retirèrent sous un arbre, impatients de préparer un festin ; tandis que la lubra découpait un morceau du kangourou destiné à faire une grillade, les enfants ramassaient des buchettes de bois sec pour allumer le feu. Les Européens les laissèrent à leur cuisine sauvage, et comme M. Owens était lui-même

très-affamé, on étala de nouveau les provisions sur l'herbe. Walker fut invité à en prendre sa part, et il accepta sans se faire prier; quant à Burley, après avoir jeté sur les noirs un regard qui annonçait une sombre rancune, il était rentré à l'habitation, sans doute pour cacher sa colère, et on ne le revit plus de la journée.

Les jeunes filles ne mangeaient pas, et elles demandèrent la permission de se lever pour chercher des fleurs autour du campement. Richard eût bien voulu les accompagner, mais il ne l'osa pas et se contenta de les suivre des yeux, tout en écoutant distraitemment M. Owens et le squatter qui discourent sur une question politique alors à l'ordre du jour dans la colonie.

Clara et sa compagne étaient retournées au ruisseau. Peut-être espéraient-elles y retrouver les chlamydères; mais le bruit que l'on faisait à quelques pas de là les empêchaient sans doute d'approcher, et il n'y avait plus dans le voisinage des lagunes que des perroquets turbulents et criards.

« Les *bower-birds* ne sont pas revenus, dit Clara tristement; je m'étais imaginé qu'en les suivant de loin, nous pourrions découvrir quelqu'un de ces berceaux dont vous m'avez fait une si attrayante description... Vous ne sauriez croire ma chère miss Owens, combien j'ai un ardent désir de voir un berceau de chlamydères!

—Et moi donc, répliqua Rachel avec enthousiasme; depuis que nous sommes en Australie, je suis poursuivie de cette pensée. Mais notre savant naturaliste Gould, qui a le premier révélé ces oiseaux à la science, les a épiés bien longtemps sans succès; ce n'est qu'après de patientes et périlleuses recherches qu'il est parvenu à trouver deux berceaux. Il les a recueillis soigneusement avec tous leurs ornements; l'un a été envoyé au musée de Londres, l'autre au musée de Leyde.

—Eh bien! Rachel, pourquoi ne serions-nous pas aussi chanceuses? Pourquoi, par exemple, quelqu'une de ces curieuses constructions n'existerait-elle pas dans le voisinage?

—Cela serait possible, Clara; mais peut-être aussi les chlamydères qui sont venus boire ici tout à l'heure ont-ils leurs berceaux à vingt ou trente milles de nous dans le désert. N'avez-vous pas remarqué combien le vol de ces oiseaux est rapide? Il nous faudrait sans doute nous enfoncer bien avant dans le *maaly-scrub*, au risque de nous y égarer et d'y mourir de soif et de faim, pour avoir la chance de rencontrer un de leurs berceaux.

—Essayons pourtant, ma bonne Rachel, répliqua Clara d'un ton suppliant; nous resterons sur la lisière du bois, et, à défaut de chlamydères, vous trouverez certainement des plantes nouvelles, des insectes nouveaux... Tenez, Rachel, je ne peux vous dire pourquoi je tiens tant à découvrir un berceau de ces oiseaux mystérieux; mais le bonheur de ma vie est attaché à cette découverte!

Miss Owens regarda son amie avec des yeux éfarés.

« En vérité, Clara, lui dit-elle, vous êtes aujourd'hui plus singulière encore que d'habitude. Peut-on se passionner ainsi? Et puis vous viendrez vous moquer de mes goûts pour l'histoire naturelle! Mais quand même il s'agirait du bonheur de votre vie, comme vous dites, nous ne pourrions faire une pareille recherche en ce moment. Il est tard et voilà bientôt l'heure de repartir pour Dorling. Nous reviendrons ici un autre jour, si vous y consentez, et alors nous pourrions tenter la fortune. »

Miss Owens avait raison; le repas des voyageurs était fini, et déjà on s'occupait de replacer sur le char-à-bancs la toile qui avait servi de tente. Evidemment on se préparait à partir.

« Il est vrai, dit Clara en soupirant, nous ne pouvons rien à cette heure; mais nous reviendrons... Nous supplierons tant ma mère, qu'elle nous permettra de revenir. En attendant, Rachel, pourquoi ne consulterions-nous pas notre ami Tête-de-Crin et sa famille au sujet de ces oiseaux? Les Indiens, dans leur vie nomade, ont dû fréquemment en rencontrer.

—Pour cette fois, vous avez pensé juste, Clara, interrompit miss Owens; ces noirs, sans cesse occupés

de chasse et de pêche, doivent en effet connaître les chlamydères; venez donc, nous aurons encore le temps de les questionner. »

Les deux jeunes filles se rapprochèrent de la famille australienne, qui avait fait griller quelques tranches de venaison et les déchirait à belles dents. Ce spectacle repoussant ne les rebuta pas, et Clara essaya d'expliquer à Tête-de-Crin ce qu'elle souhaitait. L'Australien n'avait pas l'air de comprendre, quand Rachel se souvint heureusement du nom que les indigènes donnaient au chlamydère, et elle dit en anglais:

« Miss Clara vous demande si vous avez jamais rencontré le *cowry*?

—Cowry! » répétèrent comme des échos Tête-de-Crin et ses enfants.

Aussitôt ils manifestèrent par des pantomimes expressives qu'ils avaient parfaitement connu. L'aîné des garçons imita le cri que pousse le chlamydère lorsqu'il est surpris et qu'il s'envole, puis son mouvement quand il porte à son bec de petites coquilles ou des pierres brillantes. Tête-de-Crin lui-même exposa qu'il avait rencontré souvent les berceaux de cette curieuse espèce, qu'il en avait mangé les élégants architectes, et leur avait trouvé un goût délicieux.

Peu s'en fallut que l'enthousiaste Rachel ne le battit en apprenant cet acte de sauvagerie; cependant elle se contint et demanda aux noirs s'ils avaient connaissance pour le moment de quelque berceau de chlamydères dans le voisinage. Ils se consultèrent entre eux; puis le père résumant les témoignages, déclara que depuis longtemps ni lui ni personne de sa famille n'avait rencontré de berceaux; que les *cowrys* étaient inabornables; qu'ils construisaient leur tonnelles dans les lieux les plus écartés, et qu'étant fort petits, quoique fort bons à manger, on ne songeait pas à leur donner la chasse.

« N'importe! dit Clara avec vivacité, oubliant qu'on ne la comprenait pas; je sais qu'il y a des *cowrys* dans ce canton; j'en suis bien sûre, puisque Rachel et moi nous les avons vus ici même, il y a quelques instants... Mettez-vous donc, vous et votre monde, à la recherche de leurs berceaux; si vous en découvrez, vous viendrez m'en prévenir à Dorling, et je vous donnerai une bonne récompense; plus vous aurez découvert de berceaux, plus la récompense sera grande. »

Après quelques explications, Tête-de-Crin crut avoir compris ce que l'on attendait de lui; il répondit donc, moitié par paroles, moitié par gestes, qu'il chercherait les berceaux de *cowrys*, qu'il les détruirait et qu'il tuerait les oiseaux pour les apporter à Clara.

« Non, non, ce n'est pas cela, s'écria Mlle Brissot avec impatience; entendez-moi bien, mon ami; si vous trouvez des berceaux, vous n'aurez garde de les endommager; vous remarquerez seulement avec beaucoup de soin leur emplacement, et quand vous en aurez reconnu plusieurs, vous viendrez m'en prévenir à Dorling... Est-ce clair pour vous? Si vous détruisez un seul des berceaux, vous n'obtiendrez rien de moi, je vous en prévient. »

On eut quelque peine à inculquer ces instructions dans l'esprit de Tête-de-Crin; puisque Clara ne voulait pas avoir les oiseaux pour les manger, quel pouvait donc être son but? Cependant il transmit à sa femme et à ses enfants le vœu de leur protectrice, et chacun d'eux s'empressa d'adresser dans sa langue à Clara des promesses et des protestations de zèle. Le fils aîné auquel la jeune miss avait donné le nom de Nez-Percé, à cause d'un petit morceau de bois qui lui traversait gracieusement le cartilage du nez, renchérisait sur tous les autres en jactance et en confiance de soi-même; et réellement, à le voir souple, alerte, intrépide, on pouvait soupçonner en lui un habile dénicheur d'oiseaux.

Comme Clara et miss Owens s'assuraient que leur désir serait fidèlement accompli, elles s'entendirent appeler; se retournant, elles virent que le cheval était attelé et qu'on allait partir. Elles s'empressèrent donc de prendre congé de la famille australienne et de rejoindre la compagnie.

Tête-de-Crin et son monde parurent s'inquiéter pour eux-mêmes de cette séparation. Tant que Clara, dont ils s'exagéraient peut-être le pouvoir, était restée près

d'eux, ils avaient montré une complète sécurité; mais à présent ils avaient l'air de se souvenir que le voisinage de Walker-station leur présentait de nouveaux inconvénients. Aussi le père reprit-il ses armes tandis que la lubra, qui avait divisé avec sa hachette les restes du kangaroo, en confiait un morceau à chacun de ses enfants, en se réservant le plus lourd, et ils se disposèrent à regagner les bois aussitôt que les voyageurs auraient quitté le canton.

Néanmoins ils accompagnèrent les jeunes demoiselles jusqu'au char-à-bancs, non qu'ils eussent la moindre idée de la politesse, mais dans l'espoir peut-être de recueillir encore quelque cadeau. En effet, Clara obtint de sa mère qu'on leur abandonnât le superflu des provisions, libéralité qui fut reçue avec de nouveaux transports de joie.

Clara recommanda ses protégés à M. Walker, afin qu'ils ne fussent plus molestés quand ils viendraient sur le territoire de la station. Le squatter, malgré sa rudesse, parut prendre en bonne part les instances de la jolie Française.

« Oui, oui, miss Brissot, répliqua-t-il; Dieu me damne si j'oublie que vous vous intéressez à ce vilain bétail noir... Je parlerai à Burley, car il est rancunier en diable, et il serait capable de malmener ces indigènes, à cause de l'affaire d'aujourd'hui.

—Et si cela arrivait, gentleman, dit Richard d'un ton sévère, votre devoir serait de m'en avertir au plus vite. Je ne souffrirai aucune violence contre des sujets de la reine, qu'ils soient noirs ou blancs... Mais qu'est-ce donc que ce M. Burley qui se montre si arrogant et qui semble vous inspirer à vous-même une sorte de crainte?

—Il est mon berger, Votre Honneur, répondit évasivement le squatter, et je n'ai aucun motif de le craindre.

—Voyons, demanda le juge en baissant la voix, cet homme ne serait-il pas... un ancien convict?

—Je l'ignore, Votre Honneur; il n'est pas très-polé dans ce pays de demander aux gens d'où ils viennent et ce qu'ils ont fait. Quand Burley m'a proposé de garder mes troupeaux, j'étais seul ici, car son prédécesseur m'avait quitté brusquement pour aller à ces damnés placers; et, entre nous soit dit, je soupçonne que Burley lui-même a déjà fait une tournée aux mines, où il n'a pas eu de chance... Aussi ne me suis-je pas montré difficile, et je ne l'ai pas serré de trop près sur ceci ou cela. Je l'ai engagé au prix de cinquante livres sterling par an, et je ne puis m'empêcher de dire que c'est un *bushman* habile et un gardien avec lequel les moutons sont rarement égarés ou perdus.

—Bien, bien, je prendrai des informations, répliqua Richard; en attendant, monsieur Walker, conseillez à votre berger d'être prudent et de ne pas trop appeler l'attention sur lui.

Pendant cette conversation, les dames étaient remontées en voiture et Richard Denison lui-même s'était mis en selle. Les chevaux, bien repus, bien reposés, piaffaient d'impatience. On dit adieu à M. Walker, et après que Clara eut recommandé encore une fois à Tête-de-Crin de se souvenir de ses promesses, on partit. Au moment où chevaux et voiture s'éloignaient, les Australiens, de leur côté, ramassèrent leur butin, et firent lestement retraite vers le *maaly-scrub*.

Cette précaution était sage; à peine avaient-ils gagné les bois voisins de la station, que Burley repartit à cheval, en brandissant son formidable *stockwip*, comme s'il eût cherché sur qui venger sa récente humiliation.

Le voyageurs poursuivirent paisiblement leur route, et aucun accident ne retarda leur arrivée à Dorling. Clara se montra plus communicative, plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Elle causait, elle souriait à Denison, ravi de ce changement dont la cause lui était inconnue. Une fois, elle se pencha vers sa mère, l'embrassa tendrement et lui dit à demi-voix:

« Ah! chère maman, quelle heureuse journée! J'en garderai toute ma vie le souvenir, surtout si Dieu permet... »

—Quoi donc, Clara ? demanda curieusement Mme Brissot, qu'attends-tu de la bonté de Dieu ?

—Vous le saurez plus tard ; mais priez-le avec moi afin qu'il ne laisse pas son œuvre inachevée.

Mme Brissot soupira ; depuis longtemps déjà elle n'essayait plus de comprendre les actions et les paroles de sa fille.

## XI

## L'ISSUE SECRÈTE

Cependant Martigny continuait de faire merveille au store des mines de B\*\*\*. Nous l'avons dit, il avait acquis la confiance absolue du patron, et Brissot se reposait sur lui d'une foule de soins dont il s'acquittait lui-même autrefois. Le vicomte ne négligeait aucun devoir, veillait à tout avec un zèle infatigable. Aussi, quoique Brissot fut infiniment soulagé par l'habile administration de son nouveau commis, les affaires de la maison ne cessaient-elles de prospérer.

Mais si tout allait bien pour les intérêts privés du négociant, il n'en était pas de même pour les intérêts généraux de la colonie. Chaque jour la situation empirait ; l'antagonisme des mineurs et des marchands prenait des proportions effrayantes. Comme le prix des objets de première nécessité s'élevait sans cesse, la plupart des chercheurs d'or ne pouvaient, avec le produit de leur travail, suffire aux seules dépenses de leur nourriture. De plus, les mineurs malheureux, et c'était la majorité, supportait avec peine l'impôt appelé *licence*, que l'administration prélevait sur eux et qu'il leur fallait payer d'avance pour obtenir l'autorisation de travailler dans les placers. Aussi les passions continuaient-elles d'être violemment surexcitées. Certains journaux de la colonie attisaient le feu, en publiant des articles irritants, soit contre un parti, soit contre l'autre. Des placards injurieux pour tous les deux étaient affichés aux portes des temples et sur les poteaux publics. Il y avait des rixes fréquentes où l'on jouait des poings, du couteau et du revolver. Il se formait à tout instant des rassemblements que les soldats et les policemen réussissaient difficilement à dissiper. Enfin, les signes avant-coureurs d'une insurrection populaire devenaient d'heure en heure plus nombreux et plus évidents.

Cependant Brissot, fidèle à son optimisme, s'obstinait à ne pas voir l'imminence du danger ; il remarquait bien, quand il sortait, les regards haineux fixés sur lui, il entendait bien les injures qu'on lui adressait à mi-voix ; mais il était habitué de longue date à ces marques de réprobation. L'attentat dont il avait failli être victime et qui n'avait échoué que par la vigilance de Martigny, ne lui inspirait même plus d'inquiétude sérieuse ; il y voyait seulement un acte isolé de vengeance, et se flattait de l'espoir que tout était fini par la mort du Mexicain, principal instrument du crime.

Martigny ne partageait pas cette sécurité ; mais il jugeait inutile de troubler le repos du négociant en insistant sur la gravité des circonstances. Il se contentait de redoubler d'attention, afin de prévenir toute nouvelle tentative criminelle contre son patron, et s'en remettait du reste à la Providence qui pouvait seule diriger le cours des événements.

Un dimanche que le vicomte et Brissot avaient quitté le store, après l'avoir fermé et y avoir laissé Pedro pour gardien, aucun doute ne semblait possible que le repos de la colonie ne dût être prochainement troublé. A l'issue des offices qui avaient eu lieu dans les temples des divers cultes, la population ne s'était pas dispersée, comme à l'ordinaire. Des groupes s'étaient formés sur les places, dans les carrefours, dans les cabarets ; on parlait encore avec véhémence, mais cette fois à voix basse. Les physionomies étaient graves, animées ; parfois les causeurs se serraient furtivement la main ou échangeaient d'autres signes mystérieux ; on devinait sous tous les vêtements des armes cachées.

Les deux amis, car nous pouvons maintenant leur donner ce nom, se dirigèrent vers une espèce de taverne où se réunissaient habituellement les négociants

de B\*\*\*. C'était une vaste tente, dont l'ameublement consistait en bancs de bois et en tables grossières. Il s'y trouvait un grand nombre de consommateurs ; mais les conversations n'étaient pas bruyantes, comme d'habitude ; on apercevait çà et là des personnages suspects qui s'y montraient pour la première fois, et la défiance semblait avoir posé sa main sur toutes les bouches. Quelques-uns des habitués saluèrent de loin les survenants, mais personne ne s'approcha d'eux, et ils semblaient être un objet de curiosité et de soupçon pour la plupart des assistants.

Ils vinrent s'asseoir à une table isolée et demandèrent qu'on leur servit un déjeuner américain, c'est-à-dire une tranche de bœuf froid et de la bière. Ils gardaient le silence, et Brissot, en dépit de lui-même, commençait à éprouver un certain malaise. Il mangeait du bout des dents, tandis que Martigny expédiait avec beaucoup de tranquillité son modeste déjeuner. Toutefois, le vicomte observait à la dérobée ce qui se passait autour de lui, et il n'y avait pas là une personne qu'il n'eût examinée avec un soin particulier.

A l'autre bout de la tente, on entrevoyait, à travers l'épaisse fumée des pipes et des cigares, une bande de trois ou quatre individus, dont les vêtements délabrés et les figures rébarbatives faisaient tache au milieu des gentlemen dont se composait principalement le public de la taverne. Ils buvaient du whiskey, qu'ils mêlaient pour la forme à une petite, très petite quantité d'eau, et causaient entre eux, mais si bas que l'on ne pouvait même pas deviner quelle langue ils parlaient.

Martigny avait cru remarquer une vague ressemblance entre un de ces hommes et l'un des Mexicains qu'il avait rencontrés en arrivant aux placers. Cependant il pensait s'être trompé, lorsqu'il s'aperçut qu'il était lui-même l'objet d'une attention malveillante de la part de ces inconnus. Ils continuaient de chuchoter et semblaient disputer vivement à son sujet. Enfin, ils se levèrent pour se retirer. En passant devant Martigny, ils le regardèrent encore avec une hardiesse qui touchait à l'effronterie, et l'un d'eux dit en espagnol à ses compagnons :

« Oui, oui, c'est bien lui... je le reconnais... c'est l'homme au diamant. »

Malgré son pouvoir sur lui-même, le vicomte éprouva un léger tressaillement ; il se leva à son tour et voulut suivre les inconnus. Mais ceux-ci se hâtèrent de s'éloigner et se perdirent dans la foule qui se pressait à l'entrée de la taverne.

Martigny, sentant qu'une poursuite serait inutile, s'était rassis en silence, et il attendit patiemment que Brissot eût achevé son déjeuner ; quand il eut vu le négociant allumer son cigare, il lui dit à demi-voix :

« Vous plaît-il de sortir, monsieur ? Nous causerons dehors plus librement qu'ici. »

Brissot ne fit aucune objection ; il avait une telle confiance dans son employé, qu'il s'habituaient insensiblement à se laisser diriger par lui. Ayant donc payé leur dépense, ils sortirent de la taverne et marchèrent quelques instants en silence.

« Mon cher Brissot, demanda enfin le vicomte, auriez-vous par hasard parlé devant quelqu'un du diamant dont j'étais... dont je suis possesseur ? »

—Pourquoi cette question, Martigny ?

—C'est que tout à l'heure je viens d'entendre ces vauriens prononcer certaines paroles... Or, comme je n'ai confié mon secret à qui que ce soit ici, cette révélation doit venir nécessairement de vous.

—Eh bien ! répliqua le négociant avec embarras, je me souviens en effet que mes employés s'étant montrés jaloux de votre pouvoir dans la maison, je leur ai dit que vous possédiez un diamant d'un grand prix, et que, grâce à cette ressource, vous pourriez être un jour mon associé ou mon successeur.

Malgré la contrariété que devait lui causer cette indiscrétion, le vicomte trouva sans doute dans les aveux du patron une compensation suffisante, car il sourit.

« Je vous remercie, mon cher Brissot, répliqua-t-il, d'avoir eu cette pensée. Ainsi donc vous êtes certain que vos employés et surtout don Fernandez, ont connaissance du fait ? »

Le négociant répondit affirmativement.

« C'est une imprudence, et sans doute elle portera ses fruits ; mais soit. Je croyais n'avoir besoin de songer qu'à votre sûreté, je devrai encore songer à la mienne. »

—Que dites-vous, Martigny ? Mon indiscrétion vous mettrait-elle en danger ?

Le vicomte haussa les épaules.

—Ignorez-vous, Brissot, que sur les trente mille mineurs de B\*\*\*, il en est dix mille au moins qui, n'ayant pas réussi, sont livrés à toutes les mauvaises inspirations de la misère, et que sur ces dix mille malheureux, il en est cinq mille qui seraient capables de tuer un homme pour un dollar ?

—Vous avez raison, et j'aurais dû être plus circonspect. Ensuite, ces jeunes gens du magasin voient si peu de monde et nous les tenons si serrés... Eh bien, Martigny, il n'y a plus à hésiter ; suivez le conseil que je vous ai donné depuis longtemps : déposez votre diamant à la banque.

—Cela empêchera-t-il quelques coquins de m'assassiner pour s'emparer du trésor que je suis supposé porté sur moi ? Mais rassurez-vous à ce sujet, mon cher patron ; le diamant se trouve déjà dans des mains sûres, et quiconque viendra m'attaquer s'exposera bien gratuitement aux balles de mon revolver, je vous le garantis.

—La personne à qui vous ayez confié un pareil dépôt est-elle bien digne de votre confiance, Martigny ? Prenez garde, il y a des dépositaires infidèles.

—Si vous saviez le nom de ce dépositaire, répliqua le vicomte gaiement, vous partageriez ma sécurité sans doute... Mais veuillez m'écouter, ajoutez-t-il en baissant la voix : si je venais à être tué, vous trouveriez sur moi un écrit qui vous expliquerait tout. Ce papier, vous le rendriez à la personne dont il porte la signature et vous lui diriez...

—Quoi donc ?

—Que je la fais mon héritière, et la prie de donner parfois un souvenir au pauvre coureur d'aventures... Mais au diable ! s'interrompit brusquement le vicomte, je ne mourrai pas de sitôt, et celui qui tentera de me tuer me trouvera extrêmement coriace... Ne parlons plus de moi ; songeons plutôt à nos dangers communs... Savez-vous, Brissot, qu'aujourd'hui ou demain au plus tard, il va se passer ici de graves événements ?

Le négociant tressaillit.

« Toujours cette pensée, mon cher vicomte ! répliqua-t-il d'un air de malaise ; je ne vois pourtant rien qui doive nous alarmer outre mesure. Aujourd'hui ou demain, comme vous y allez ! Je vous dis que les choses pourront bien encore marcher ainsi un mois ou deux... Oui, un mois... Je ne demande plus qu'un mois ! »

—Et alors on pourra piller, brûler, assassiner aux placers sans que vous y voyiez grand mal, reprit Martigny en riant ; voilà bien les hommes ! Par malheur, je suis obligé cette fois de détruire votre illusion... La catastrophe devenue inévitable ne tardera pas deux jours, deux heures peut-être... Voyez plutôt.

Il s'arrêta et étendit le bras vers un vaste carrefour où se trouvaient rassemblés une foule considérable de mineurs.

Bientôt ils atteignirent une partie de la place où l'un des orateurs populaires venait de prendre la parole, et, comme cette fois on s'exprimait en anglais, ils purent enfin comprendre nettement la cause de cette agitation. Le Démosthène de carrefour débattait avec une véhémence extraordinaire contre les marchands, « cette peste des placers, ces sangsues altérées de sang. » Après avoir multiplié les arguments pour prouver la patience des mineurs, il conclut que ceux-ci avaient le droit de se faire justice eux-mêmes et que le plus tôt serait le mieux.

Les groupes, qui depuis le matin erraient dans la ville, avaient fait halte en cet endroit. L'agglomération devenant plus grande, la fermentation s'était opérée plus vive, en sorte que les murmures s'étaient peu à peu changés en clameurs, les mouvements timides et contenus en gestes frénétiques.

ELIE BERTHET

(A suivre)